

# LA MORT EST UN MAÎTRE D'ALLEMAGNE. ESSAI SUR UNE LOGIQUE DU NAZISME

**Béatrice Fortin**

**ERES** | *Le Coq-héron*

2012/1 - n° 208  
pages 11 à 42

**ISSN 0335-7899**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2012-1-page-11.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Fortin Béatrice, « La mort est un maître d'Allemagne. Essai sur une logique du nazisme »,  
*Le Coq-héron*, 2012/1 n° 208, p. 11-42. DOI : 10.3917/cohe.208.0011  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Béatrice Fortin

# *La mort est un maître d'Allemagne*

## *Essai sur une logique du nazisme*

*Schwartzte Milch der Frühe wir trinken sie abends  
wir trinken sie mittags und morgens wir trinken sie nachts wir trinken und trinken  
wir schaufeln ein Grab in den Lüften da liegt mann nicht eng*  
(Lait noir de l'aube nous le buvons le soir  
le buvons à midi et le matin nous le buvons la nuit  
nous buvons et buvons  
nous creusons dans le ciel une tombe on n'y est pas serré)

*Ein Mann wohnt im Haus der spielt mit den Schlangen der schreibt  
der schreibt wenn es dunkelt nach Deutschland dein goldenes Haar Margarete  
er schreibt es und tritt vor das Haus und es blitzen die Sterne er pfeift seine  
Rüden herbei*  
*er pfeift seine Juden hervor läßt schauffeln ein Grab in der Erde  
er befiehlt uns spielt auf nun zum Tanz*  
(Un homme habite la maison il joue avec les serpents il écrit  
il écrit quand il va faire noir en Allemagne Margarete tes cheveux d'or  
écrit ces mots s'avance sur le seuil et les étoiles tressaillent il siffle ses  
grands chiens  
il siffle il fait sortir ses juifs et creuser dans la terre une tombe  
il nous commande allons jouer pour qu'on danse)

.....

*Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts  
wir trinken dich mittags der Tod ist ein Meister aus Deutschland  
wir trinken dich abends und morgens wir trinken und trinken  
der Tod ist ein Meister aus Deutschland sein Auge ist blau  
er trifft dich mit bleiener Kugel er trifft dich genau*

*ein Mann wohnt im Haus dein goldenes Haar Margarete  
er hetzt seine Rüden auf uns er schenkt uns ein Grab in der Luft  
er spielt mit den Schlangen und träumet der Tod ist ein Meister aus Deutschland  
dein goldenes Haar Margarete  
dein aschenes Haar Sulamith*

(Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
te buvons à midi la mort est un maître d'Allemagne  
nous te buvons le soir et le matin nous buvons et buvons  
la mort est un maître d'Allemagne son œil est bleu  
il te tire une balle de plomb il ne te manque pas  
un homme habite la maison Margarete tes cheveux d'or  
il lance ses grands chiens sur nous il nous offre une tombe dans le ciel  
il joue avec les serpents et rêve la mort est un maître d'Allemagne  
Margarete tes cheveux d'or  
tes cheveux cendre Sulamith <sup>1)</sup>)

Paul Celan, « Todesfuge », 1945.

Pas de réponse à donner à ce qui, à un moment de l'histoire humaine, a mené notre mémoire jusqu'à son propre ravage. Un discours, une scène, la réalisation d'un imaginaire à prétention de réponse, constitue le nazisme comme la riposte folle aux problématiques de l'origine. C'est au moins ce que son affirmation d'une souveraineté sur les questionnements de l'être et de l'origine obligerait à déduire. De sorte que ce que l'on nomme idéologie nazie (car enfin, la capture et la paralysie que ce discours et ses conséquences ont produites en Occident, disent bien à quel point il ne peut s'agir simplement d'idéologie) n'est que la forme la plus aboutie, absolument jusqu'à l'horreur, d'un montage strictement ordonné.

Ainsi, la mise en œuvre d'une solution – dite « complète et définitive » – au problème identitaire, en décrétant une existence dispensée des épreuves du manque mais tout au contraire fondatrice de sa propre origine, a pu faire voler en éclats la transmission dans ce qu'elle a de plus spécifique pour les êtres humains.

Le manque dans l'origine (et peut-être le manque est-il même un des concepts de l'origine) rend sa ressaisie impossible : il n'y a pas de corps de l'origine. Cette trace d'une absence est la marque qui renouvelle une discontinuité nécessaire pour que se maintienne vive la question originaire et sa transmission. La discontinuité à l'œuvre dans le langage humain fait de nous des êtres impliqués à la fois dans la parole et l'insuffisance, transmettant notre incomplétude à tout pouvoir dire, saisir, rendre visible, et notre définition d'êtres mortels.

On comprend que l'incidence de la fureur nazie, déchaînée contre les procès du manque, ne fût-ce que comme négation des failles inscrites dans l'ordre humain, ait eu pour effet une sorte de désœuvrement bien particulier : un retranchement de mémoire qui longtemps, entre l'inscrit et l'ininscriptible, offrait à la face de la complétude l'absence ou l'entame vide de sa trace.

Le nazisme a proposé le recouvrement de la faille ontologique. À l'interrogation sans fin, à l'ouverture de l'origine, à l'inadéquation de l'être à lui-même, à la béance du commencement et de son achèvement, il a voulu répondre à la faille elle-même, en y précipitant, en guise d'une solution complète et définitive, les corps rendus responsables du manque.

1. P. Celan, « Fugue de la mort », dans *Pavot et mémoire*, éd. bilingue, Paris, Christian Bourgois, 1987.

La volonté nazie de dépasser l'homme insuffisant aura signifié la production d'un discours dont l'affirmation de puissance ira jusqu'à la reprise du temps et de la mémoire de l'histoire humaine. Sa préoccupation d'un retour en arrière du temps, c'est ce retour extrême lié à la volonté d'affirmer un nouvel ordre du monde au travers de la maîtrise de l'origine et de la spécificité humaine, qui justifiera également l'exigence de soumission des hommes à ses commandements. Il ne s'agit plus alors que d'un ensemble d'affirmations compactes, sans appel et revenant inlassablement à elles-mêmes, dont l'effrayante extension est une sorte d'absolu de l'homme parfaitement homogène.

Les définitions de l'aryen sont, dans le discours nazi, les définitions de l'humanité même. Totalisatrices au point de prétendre dans leur fondement à l'universalité et à l'éternité, le versant de leur forme générale révélant cette même clôture.

Le péril de ce dire total en sa contrainte, en sa démesure – si l'on admet que la pétrification de la représentation, comme peut-être pour toute parole cherchant à s'emparer d'un savoir sur l'humanité ou pire à révéler l'espèce humaine, est toujours de se trouver prise dans l'inquiétude d'une temporalité brisée et dans un étrange recouvrement du silence de la parole vivante – serait la dégradation du rapport même à la parole.

Et de là, quoi d'autre à la limite de la pétrification de ce discours prétendant paradoxalement générer la vie qu'un rapport supprimé à la parole, capturé par la tentation d'un néant, forcément éternel, répétitif et identique à lui-même ? Tel le rapport infini de la négation à elle-même. De l'intransigeance des dénis amenés par la contestation furieuse des manques qui parcourent toute vie, l'on peut dire qu'ils prirent toute leur ampleur par un langage qui simule d'avoir à se fonder lui-même en proférant n'être rien moins qu'à la source des vérités de la vie.

En ce sens, c'est bien l'arasement des discontinuités et virtualités du champ de la parole qui constitua le terrain du déni le plus sûr. Cependant que la fausseté de l'autorité de cette parole, grimace imitant des pouvoirs de vérités, démontrait son accointance ou sa familiarité avec la mort.

Mais ce corps mort de l'énoncé des principes humanisants, intolérant à toute autre conception, est aggravé par la nature à visée réelle de ce savoir totalitaire. Si l'emprise sur la création, la succession temporelle et les générations, les constituants de la particularité humaine, sont les aberrations d'une folie de l'intériorité, l'idéal aryen cherchera à forcer l'impossible : un ajustement, mieux une adhésion, plus encore la soudure parfaite entre ce qu'il préfigure et nomme, et le réel.

Ni pensée ni mythe (même s'il développe une logique mythique, il ne se prend jamais pour une fiction), le nazisme est à considérer comme l'exacerbation d'une pathologie des déterminations identitaires, qui a définitivement bouleversé la notion de civilisation en niant les apparitions et participations incontournables de l'étrangeté de l'Autre.

Bien que l'idée nazie d'autocréation et de refondation de l'humanité fût autrement préoccupée par le fait de posséder les propriétés du don de vie – et donc au travers de ces possessions, de donner la mort – que par la mythologie, le texte antique prométhéen paraîtra se prêter particulièrement à ce pan

de l'imaginaire sur l'origine. Dira-t-on qu'il s'agit simplement d'un recours mythique, comme le suggère l'exemplarité d'un mythe sur l'origine de la spécificité de la condition humaine ? Il s'agit bien autant, semble-t-il, en provoquant le champ symbolique, de combler ce qui de l'origine toujours échappe. Prométhée fondant le genre humain dans le mythe, le nazisme y fait appel comme condition d'une vraisemblance identitaire : le détournement du deuil de ce qui est perdu dans l'origine trouve, en l'assimilation pure et simple de l'aryen au fondateur de l'humanité selon le mythe, ce qui garantit la validité de son imaginaire.

Cela appartient très certainement à la nécessité de constituer les conditions scéniques d'un engendrement toujours réaffirmées :

« Une pareille renaissance d'un peuple est vraiment un processus merveilleux <sup>2</sup>. »

« Un monde nouveau sera créé <sup>3</sup> », autant qu'au maintien d'un « signe d'une pure re-naissance intérieure <sup>4</sup>. »

« L'aryen est le Prométhée de l'humanité <sup>5</sup>. »

De cet événement initial découleront toutes les facultés créatrices que s'attribue l'aryen.

En tant que prométhéen donc, l'aryen prétend fonder le genre humain, conformément à la trame centrale du mythe. (Est-ce comme détenteur du feu prométhéen technique que « l'aryen est le fondateur de la civilisation », que « toute conquête de l'art, de la science et de la technique est exclusivement le produit créateur de l'aryen » ?)

Toutes puissances créatrices confondues, prométhéen divin, il est l'*Urtyp* (le type originaire) de ce que nous comprenons sous le mot *Mensch* <sup>6</sup>, ce qui signifie que tous les termes de reconnaissance humaine sont piégés. N'est humain que ce qui dérive du pouvoir créateur de l'*Urtyp* dont la racine indestructible se répète invariablement dans la définition de l'identité d'humain. Car le principe est celui d'une reconduction de la spécificité humaine acquise une fois pour toutes et complètement, toujours recrée à partir des traits originaires éternellement conservés en tout homme.

En résulte une notion d'excédent, et pire, de résidu de l'espèce humaine : vouloir fixer une norme absolue pour l'accès au nom d'homme implique un surcroît, qui, dès lors qu'il n'obéit pas aux conditions de l'identité d'homme, l'exclut d'une quelconque représentation dans l'espèce humaine.

Mais aussi, exiger la conservation de l'espèce humaine, en fixant sa norme et sa reproduction, en affirmant sa validité dans un phénomène non variable, c'est se constituer à travers l'autre aboli.

Que l'intégrité de l'être humain fût rompue par la notion même de résidu, que l'idée d'une création définitive et reproductible de la notion d'homme fût un tel franchissement de seuil dans la disparition de toute altérité, cela n'est pensable qu'à partir du rapport indissociable entre la thèse du *Mensch* nazi et le principe qu'elle implique : l'anéantissement.

La folie titanesque du nazisme, folie parce qu'elle se démontre implacablement comme la tentative d'un saisissement du réel dans les parcours de son imaginaire, conforme une série de glissements signifiants (Prométhée = arien = *Urtyp* = *Mensch*) à elle-même. Ces équivalences représentent un bloc identificatoire aboutissant à un amalgame, où l'affirmation par autoengendrement de la puissance passe par l'assimilation de l'aryen à un dieu.

2. A. Hitler, *Reden des Führers*, Discours du 15 octobre 1940, München, Zentralverlag der NSDAP, 1942, 3 tomes. (Ultérieurement : Discours du...) (*Sauf mention contraire, les traductions des textes sont de l'auteur, la plupart n'étant jamais parus en français.*)

3. A. Hitler, Discours du 15 mars 1942.

4. A. Hitler, Discours du 22 juin 1941.

5. A. Hitler, *Mein Kampf*, München, Zentralverlag der NSDAP, 1940, p. 317. (Ultérieurement : MK.)

6. *Ibid.*

Le travestissement du hiatus divin/humain, du seul fait d'une création, incarnation et domination de l'humanité comme condition de l'existence aryenne, implique nécessairement une certitude invincible. Car dans cette logique, si l'acte d'autoengendrement ou la certitude du commencement et de son renouvellement, indissociable de la soudure entre le divin et l'humain, venait à être contestée, l'existence, dépendante de l'excès de sens de l'origine, n'y serait alors plus pensable.

L'idée de génération est abolie en même temps que la succession temporelle, dans la mesure où qui engendre et qui est engendré fusionnent, faisant ainsi disparaître ce dont nous ne pouvons être que le fruit, et en aucune manière à la fois l'agent et la conséquence.

C'est donc aussi en la parodie de la sacralisation originare qui recouvre toute distinction que le discours d'autocréation nazi figure une interruption dans la conception même de l'homme. Car c'est en quelque sorte d'un ensemencement unique, divin, que résulte toute partie égale et de même nature que le tout. Il s'agit d'une production de l'identique à tout prix.

Autrement dit, et Freud le disait déjà dans *Malaise dans la civilisation* : « Ce qui fut commencé avec le père, s'accomplit auprès de la masse <sup>7</sup> », la fin de la génération humaine par pure et simple éviction de toute fonction distinctive, d'écart, impliquera que tout autre, représentant l'élément hétérogène, devra être voué au néant.

Mais également ceci : la souveraineté d'une suprême négation et annulation de ce qui détermine tout être parlant dans la génération, suffit finalement à rendre efficace l'abrogation de l'homme dans son rapport à l'autre.

On voit, et c'est à la mesure de l'exigence de refusion, recomposition d'une matière quasi sacrée de l'origine, que la logique totalisatrice de la thèse créationniste nazie se révèle en son fond être le recouvrement des destructions sans mesure dont elle est issue. D'ailleurs, la nature du glissement pulsionnel, soit la dissolution des liens entre des unités plurielles, et le retour à l'état princeps qui déterminent la mise en mouvement des pulsions destructrices, ces deux versants également présents dans le nazisme qui aboutissent à l'élaboration d'une pulsion pratique pour reconstituer l'idée d'homme, correspondent très précisément à la formule de la *destrudo* dans la théorie freudienne des pulsions.

Le simple fait de geler la définition de l'homme dans le phénomène invariable de l'*Urtyp* et d'en maîtriser le renouvellement, révèle un lien inextricable entre une fascination de la chose redoublée, une toute-puissance des prétentions autocréatrices et les processus de destruction. La question de la haine, centrale dans le nazisme, ramène à la radicalité de son ancrage : au terme d'une conception de l'homme comme produit redoublé, identique en son fond, le nazisme pourrait bien, compte tenu de sa capture dans une origine prétendument maîtrisée, n'être rien d'autre qu'une des formes de haine de l'engendrement humain.

Reste une conception d'une nature et d'un avenir de l'humanité, assurée par la force dominatrice de l'homogénéité, qui aboutit logiquement à la ségrégation. En sorte qu'il existe un rapport de nécessité entre le moyen d'identification (prométhéen, au sens nazi), et la destruction, voire un langage dont il ne reste que la violence sans langage.

7. S. Freud, *Malaise dans la civilisation* (1929), Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2010.

Réversibilité du temps et de l'histoire. Appartenant à l'insoumission aux limites du savoir, une passion mémorielle dévastatrice des successions animant le devenir, négatrices des discontinuités, nie l'oubli, ou plutôt toute mémoire résiduelle de l'oubli, c'est-à-dire l'insu, que réalise dans le nazisme ce rapport à la mémoire comme non-oubli.

Au travers de la volonté de création humaine, ce rapport entretient une possibilité imaginaire de conquête du corps perdu de l'origine. La contestation de la fission de l'être indivis s'affirme dans une totalité que reflète une temporalité paralysée : où l'origine, comme objet total et fini, est prise dans une mémoire de fabrication ; où la fabrication, qui ne peut être que de chose, réduit le corps à des attributs et l'origine à un état monolithique de l'existence, pour lequel le temps même est fini.

On pensera, bien sûr, à la profonde modification de la production de choses depuis l'ère industrielle. De fait, la production d'objets multipliés en d'exactes copies a corrompu la relation à l'apparition de choses et au nombre. Mais seule la mise en fonction des corps dans leur articulation à la technique rend possibles les techno-corps. Sans négliger l'impact de la technique des temps modernes qui fait apparaître une réalité du double produit en nombre, il s'agit, dans la notion nazie, de création-duplication du corps de l'origine comme garantie de la fixité de la spécificité d'homme. Car comment comprendre l'idée de type originaire aryen équivalent à *Mensch* ?

*Tupos*, le coup, la marque imprimée par le coup. L'empreinte de la monnaie, d'un sceau, du fer rouge. Ce sont aussi les caractères gravés, les signes d'écriture et les ouvrages de sculpture. Mouvement et choc. Ce terme technique désigne à l'origine l'empreinte en creux (imprimée) ou en relief (repoussée) que laisse la frappe d'une matrice. Par extension, il concerne l'emblème figuré sur cette matrice, généralement la forme, d'où la figure, l'image, la représentation. *Fabrica*, qui rapporte son étymologie à *faber*, l'ouvrier qui travaille les corps durs, se retrouve dans la notion de type.

Si la recomposition simulée du corps-type originaire passe par la fabrication de formes, puisque « la race créatrice originelle <sup>8</sup> » en détient le principe organisateur, c'est dans une relation affine au minéral, l'idée de la masse sculptée et de ses rebuts venant au premier plan. L'empreinte d'une figure de l'inanimé ou de l'anorganique lie le « créateur génial de formes <sup>9</sup> » à une conception monolithique de son incarnation.

*Die Härte*, la dureté, d'abord dureté de la pierre, sera, en ces temps-là, la qualité d'une fabrication autant que du matériel humain (*Menschenmaterial*). Exigence morale supérieure pour un matériel humain supérieur – on se souvient de la propagande de l'année 1944 en Allemagne : « *Harte Zeiten - Harte Arbeit - Harte Herzen* » (Temps durs - Travail dur - Cœurs durs).

L'image produite par la forme créée constitue la vérification de ses facultés créatrices et la manifestation de son identité même. La forme mime l'incarnation. Qu'elle insère l'identité dans la ressemblance comme incarnation garantit la production de semblables : le simulacre de l'unité de l'identité passe par une notion d'image en lutte contre des représentations ennemies. C'est pourquoi la

8. MK, p. 320.  
9. *Ibid.*, p. 332.

pulsion vitale autant que « la pulsion de pureté de la race », ce qui est à peu près équivalent dans le nazisme, se traduisent en formes et images.

« La volonté de vivre est, à la considérer subjectivement, partout également grande et n'est différente que dans la forme de son incidence réelle <sup>10</sup>. »

« La pulsion de conservation a atteint chez lui [l'aryen] la forme la plus noble <sup>11</sup>. »

La visibilité de l'origine et de toutes les formes de création obsède le nazisme. Et, si la problématique de remembrement, de définition du trait, d'extirpation de la masse (« Nous avons suffisamment longtemps été noyés dans la masse des sous-hommes », affirmera Himmler <sup>12</sup>), de re-création de formes, se manifeste en un rapport inextricable à l'imaginaire de la démesure, cette prédominance imaginaire amènera les avatars de la pulsion de voir à se mettre au service du maintien coûte que coûte de l'illusion de l'identique. En réaction à un effondrement de la forme, image et puissance s'unissent.

Au service de la conception de l'homme total, vu dans sa finitude et dont résultera une infinitude de l'abjection, la *Weltanschauung*, la vision du monde des maîtres, unique, « intolérante aux figures ennemies <sup>13</sup> » « repose sur une tendance visible » qui concerne « toutes les apparitions et tous les processus de la vie <sup>14</sup> ».

« Le mouvement national socialiste doit d'abord accomplir et former son image de la vision du monde. Combattre pour des idéaux. Mettre toute sa puissance au service de ce combat <sup>15</sup>. »

Et comme l'esquisse de l'évolution humaine aboutit à une dite « image du devenir du véritable fondateur de la civilisation <sup>16</sup> », grâce à « la révolution totale », la question de l'ontologie elle-même étant attirée dans l'ordre du savoir du maître, « les relations de l'homme aux autres et la relation au *Dasein* ont été changées complètement et nouvellement formées <sup>17</sup> ».

L'*Entwurf* : l'esquisse, le croquis. *A contrario*, le *Wurf* de *werfen*, jeter : le lancement, la projection, le jet. Ce terme apparaît avec toute sa connotation abjectante pour désigner ce qui sépare l'homme souverain de la terre (*erde-beherrschende Mensch*) du sous-homme (*Untermensch*), puisque l'ennemi désigné est l'homme lui-même, celui placé au rang d'animal, en dehors de la civilisation.

« Le sous-homme – une créature de la nature apparemment biologiquement absolument équivalente avec des mains, des pieds et un genre de cerveau, avec des yeux et une bouche, est pourtant une créature féconde tout à fait autre, c'est un jet (une ébauche, *ein Wurf*) à tendance vers l'homme avec des traits du visage ressemblant à l'homme – pourtant à l'esprit, à l'âme, plus bas que l'animal. À l'intérieur de cet homme un terrible chaos de passions sauvages et sans retenues : une volonté de destruction sans nom, une avidité très primitive, une bassesse des plus apparentes <sup>18</sup>. »

Le discours de la pédagogie articule également puissance et réalisations de forme ; l'idéal de beauté grec n'y apparaît pas directement, mais n'y est pourtant pas étranger, « idéal immortel » d'un « corps merveilleux <sup>19</sup> », taillé dans la pierre. On connaît l'attachement de la pensée grecque à la notion de *mimesis*, l'imitation des apparences sensibles, autant qu'à l'idée d'une création artistique dépendante de deux catégories fondamentales, la matière et la forme.

10. *Ibid.*, p. 325.

11. *Ibid.*, p. 326.

12. H. Himmler, *Discours secrets*, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 1978.

13. *Ibid.*, p. 678.

14. A. Hitler, discours de septembre 1933.

15. MK, p. 680.

16. MK, p. 320.

17. *Der Nationalsozialismus Dokumente 1933-1945*, réunis par Walter Hofer, Fischer Verlag, 1957, p. 82 ; P. J. Goebbels, discours de novembre 1933, p. 89-90. (Ultérieurement : *NS Dokumente*.)

18. *NS Dokumente*, document « Der Untermensch », Berlin 1935, p. 280.

19. MK, p. 453.



Ce sont ces interrogations dans leur ensemble, par exemple sur ce qui sépare les œuvres d'art des productions de la nature, ou sur la nature, réelle ou idéale, de l'objet en art, et peut-être bien jusque dans ce qu'est un produit de l'art : « Tout ce dont la forme réside dans l'âme », dirait Aristote, qui semblent être considérablement entrées en résonance avec la question nazie du triomphe de la forme sur l'informe. La création au sens biblique du terme n'a pas existé dans le monde grec ; l'unité de l'image originare réengendrée du nazisme se conforte cependant dans l'idée antique de beauté : « L'immortel idéal de beauté grec », qui est cette « liaison admirable d'une merveilleuse beauté corporelle avec un esprit rayonnant et une âme des plus nobles <sup>20</sup> », ne se rapporte certes pas à l'action de l'art vue par Hegel : une action d'adoucissement de la barbarie <sup>21</sup>.

Le ton de la fureur nazie (« L'homme d'un caractère sanguin a un sentiment dominant du beau », disait Kant dans ses observations sur le sentiment du beau et du sublime <sup>22</sup>) ne doit pas occulter que, selon une autre remarque de Kant dans le même texte, le sentiment intime de la beauté se fonde sur l'horreur qu'éprouve une âme.

Ce que l'on peut dire, c'est que l'assertion pédagogique (s'il est possible de la qualifier ainsi) introduit d'autres aspects de la dureté de la masse sculptée. La thèse créationniste y trouve naturellement un domaine privilégié pour exprimer ses penchants redoutables. Puisque après la forme arrachée à la confusion de la masse, après l'apparence unique comme signe d'appropriation de la spécificité d'homme, après la certitude des formes forgées par le « créateur de la civilisation », vient le commandement d'obéir à l'image de l'être suprême...

« Ma pédagogie est dure. Ce qui est faible doit être extirpé à coups de marteau [...]. Je veux une jeunesse violente, dominatrice, sans crainte, terrible. La jeunesse doit être tout cela. Elle doit supporter les douleurs. Il ne doit rien y avoir de faible ou de tendre. Le prédateur libre et merveilleux doit d'abord briller de nouveau dans ses yeux. Je veux une jeunesse forte et belle. Je les ferai former à tous les exercices corporels. Je veux une jeunesse athlétique. C'est ce qu'il y a de primordial et de plus important. Ainsi j'éliminerai des milliers d'années de domestication humaine. J'ai de la sorte devant moi le pur et noble matériel de la nature. Ainsi je peux créer ce qui est nouveau. Je ne veux pas d'éducation intellectuelle. Avec le savoir je [me] pourrirai la jeunesse [...] Mais elle doit apprendre la domination. Ils doivent [m'] apprendre à surmonter la peur de la mort dans les épreuves les plus difficiles. Cela est l'étape pour une jeunesse héroïque. À partir d'elle grandira un niveau de liberté, d'homme, qui est la mesure et le milieu du monde, de l'homme créateur, de dieu-l'homme [...]. L'homme-dieu sera une image culturelle et la jeunesse sera préparée à l'étape de la maturité d'homme <sup>23</sup>. »

Ce sont des textes de ruptures. Ce sont des textes d'entrechocs pulsionnels. De quelles tensions menées à l'extrême point et jusqu'à la cassure, proviennent ces « résolutions » brutales de toute la représentation de l'homme, des générations ? L'interruption de la mémoire aura été, à un moment de l'histoire de notre civilisation, l'héritage de la tradition de pensée occidentale vidée de tout sens.

L'éclosion, à la surface de l'histoire, de l'oubli et du meurtre de l'humanité et de l'enfance est le terrible aboutissement des violences exercées par les progrès de la technique et de la science, des violences de la pensée menées jusqu'à leur paroxysme, des violences pédagogiques, dont on connaît les ravages

20. *Ibid.*

21. Hegel, *Introduction à L'esthétique*, Paris, Magnard, 2000.

22. E. Kant, « Observations sur le sentiment du beau et du sublime » (1764), dans *Œuvres philosophiques, tome I*, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1980, p. 406.

23. *NS Dokumente* ; H. Rauschning, « Gespräche mit Hitler », 1940, p. 237, p. 88.

particuliers dans le monde germanique. Non pas un discours mais toutes sortes de discours, scientifique, économique et technique, mais également le discours philosophique, ont contribué à une pareille éclosion meurtrière. De façon tout à fait remarquable, Henri Heine avertissait l'Europe de ces risques, ses convictions prémonitoires, la censure de son époque ne réussit pas à les soustraire pour autant qu'elles furent écrites et pensées déjà au milieu du siècle passé, et qu'elles nous sont tout de même parvenues par *Sur l'histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*. Texte mineur et de vulgarisation dans l'œuvre de Heine, mais où l'on peut lire ce qui méritera toujours citation :

« La révolution allemande ne sera pas plus douce et tendre parce qu'elle aura été précédée de la critique kantienne, de l'idéalisme transcendantal de Fichte et même de la philosophie de la nature. Grâce à ces doctrines en effet, des forces révolutionnaires se sont développées, qui n'attendent que le jour où elles pourront surgir soudain et remplir le monde d'effroi et d'admiration. [...] Mais les plus effrayants de tous seraient encore les philosophes de la nature s'ils intervenaient de manière agissante dans une révolution allemande et s'identifiaient à l'œuvre de destruction elle-même. [...] le philosophe de la nature sera terrible parce qu'il entre en liaison avec les puissances originelles de la nature, parce qu'il peut invoquer les forces démoniques du vieux panthéisme germanique, et que s'éveillera en lui, dès lors, cet amour du combat non pour vaincre ou détruire, mais simplement pour combattre. Le christianisme – c'est là son plus grand mérite – a tempéré quelque peu cette brutale passion germanique pour le combat, mais il n'a pu l'anéantir, et si jamais le talisman modérateur, la croix, venait à se briser, on verrait se déchaîner la sauvagerie des vieux guerriers, l'insensé fureur des Berserker, si souvent chantées et narrées par les poètes du Nord ; les vieilles divinités de pierres se relèveront alors des gravats de leurs ruines, se frotteront les yeux pour en chasser la poussière millénaire, Thor bondira enfin en brandissant son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques. »

En véritable visionnaire, Heine ajoutera : « La pensée précède l'acte comme l'éclair précède le tonnerre. Je veux bien que le tonnerre allemand soit aussi un Allemand à sa manière, qu'il manque un peu de vivacité et mette un peu de lenteur dans sa grondante progression ; mais il finira par arriver, et quand vous entendrez un craquement comme vous n'en avez jamais entendu dans l'histoire universelle, sachez que le tonnerre allemand aura atteint son but. Les aigles, en entendant ce bruit, tomberont morts du haut des cieux, et dans les plus lointains déserts d'Afrique, les lions rentreront humblement, la queue entre les pattes, dans leurs royales cavernes. Il se jouera alors en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française vous semblera une innocente idylle. »

Et Heine d'annoncer « l'heure où viendra la troupe des vrais gladiateurs, ceux qui vont combattre à mort <sup>24</sup> ».

Mais tout autant, ce sont le discours littéraire avec le romantisme et son universalisme, ou d'évidence le discours musical-mythique avec Wagner, qui ont concouru à l'impasse d'une identité constituée dans le nazisme comme surface hiératique. Son esthétisation est inhérente au problème de l'éthique.

La prévisibilité de ces contours de chose complète est tout à fait en rapport avec la représentation d'homme total qui fonde le système totalitaire : simulacre identitaire promu au rang de bien, cette figure absolument inquiétante implique

24. H. Heine, *Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*, Paris, éd. de l'Imprimerie nationale, 1995, p. 205 à 208.

la destruction – de toute apparition autre. La part de dissimulation, de mise au secret comprise dans la Chose close, rend la remémoration impraticable.

Il s'agirait non seulement d'aménagements de « trappes d'oubli », selon l'expression d'Arendt, mais d'une fonction du silence incluse dans le mode de représentation même. Dans le nazisme, la puissance dénégatrice de toute altérité, associée au caractère absolu de la forme, a enfoui (une part ?) de la filiation symbolique. Véritable pathologie du lien, le nazisme ne peut se réduire, comme cela fut écrit récemment, à un mythe. L'affirmer est inapproprié et tout simplement dangereux.

Il s'agit d'autre chose : il s'agit des effets d'abrogation de la primauté de l'existence de l'homme dans son rapport à autrui, effets liés aux champs symboliques impliqués dans notre civilisation, à la fois très fortement actifs et brutalement désintriqués d'une relation adéquate à l'identité.

Désordres et altération des lois de la langue allemande, bouleversement syntaxique, compacité, manifestent dans le texte leurs effets.

Une langue objectivante qui promulguerait ses propres lois pour prétendre répondre totalement à ses vœux de re-création, à la nature scientifique de son discours, et qui prône la disparition de tout héritage personnel et intellectuel d'ailleurs (car ne l'oublions pas, les intellectuels avaient été déclarés *Volksfremd*, étrangers au peuple).

Ainsi, le défi mené contre l'interdiction d'un dire total et achevé, dont le nazisme fait preuve en son fantasme de langage absolu de l'homme réduit à la langue, permet de saisir que pour lui, l'évolution du sens comme effet de la multiplicité des discours est totalement à dissoudre. Et donc, dans l'ampleur des déficits, une temporalité menacée. Ce qui vient par le commencement, ce n'est justement pas un étonnement comme chez les Grecs, mais une approche ultime, définitive et donc solidaire d'un temps aboli dans son devenir, en lequel la suprême représentation hominisante vouée à l'empreinte de la pierre se voue à la destruction. Dès lors, le nazisme n'est que la mise à nu de l'homme introduisant le meurtre comme nécessaire.

### III

Avancer dans la logique du meurtre, c'est franchir le seuil d'un paroxysme de la violence jamais atteint, sis dans la revendication du sang. L'application de l'eugénisme, visant à l'amélioration du sang, le sang comme substance raciale discriminatoire, par élimination de tout autre, et dont il s'agit de préserver la pureté, c'est-à-dire l'absence de mélange, la propreté dira Himmler ; ce sang de la race des seigneurs a impliqué une dialectique sacrificielle d'avidité inexinguible de sang.

Assujétie à l'exigence du sang commun et épuré, la survie de la nation, celle du peuple et de son identité, est amalgamée à la civilisation. Le nazisme profère de fait une perversité destructrice qui cherchera son assouvissement sanguinaire.

Néanmoins, sans doute est-il impossible de trouver plus de « raisons » à ce qui n'est, *ad finem*, que déraison, expression et mise en actes de la pure haine ; seulement une réponse vociférée et meurtrière à un appel venant du fond des âges de l'humanité ; seulement le constat que les progrès dans la modernité semblent exposer tout spécialement à la résurgence brutale des passions

meurtrières. Lorsque Freud écrivait que « nous sommes tous issus d'une longue suite de générations de meurtriers <sup>25</sup> », il ne pouvait pas savoir que les temps modernes connaîtraient l'émergence d'hommes définissant la vie des générations à venir à partir du meurtre de masse.

Le Sang, donc.

L'identité comme ressemblance, avec ses attributs de forme et de rapport divin, est subordonnée au sang.

« La forme dépend de la pureté du sang <sup>26</sup>. »

Pour des raisons de stabilité de l'image, l'identité revendique une forme unifiée. Mais rien d'autre que le sang ne réalise ce qui, au-delà de la forme, constitue le lien indestructible, commun, prétendant garantir réellement l'unité attendue : « Le *Volkstum* allemand ne repose malheureusement plus sur un noyau racial unifié pur. »

Et puisque « l'unité du sang fonde le peuple allemand », l'exigence de réintroduire « un processus de refonte des éléments originaires <sup>27</sup> » est inhérente à la nature de ladite *Volksgemeinschaft*, c'est-à-dire une communauté qui est un peuple, qui est un sang. *Volk* : peuple, *völkisch*, un néologisme nazi : peuple avec sa spécificité culturelle et raciale, *Volksgemeinschaft* : communauté de ce peuple ; ces concepts, si marqués dans la langue nazie, sont mis en fonction dans la question du sang.

« La vision du monde *völkisch* [die *völkische Weltanschauung*] reconnaît la signification de l'humanité dans ses éléments originaires raciaux. Elle considère essentiellement l'État seulement comme un moyen au service de sa fin, et comprend cette fin comme le maintien du *Dasein* racial de l'humain. Elle ne croit ainsi aucunement à une égalité des races, mais les reconnaît au contraire dans leurs différences de valeurs plus élevées ou inférieures. [...] Il n'existe qu'un seul droit sacré de l'homme, et ce droit est en même temps le devoir le plus sacré, à savoir : de faire en sorte que le sang puisse être conservé dans sa pureté [...]. Un État *völkisch* devra en premier lieu sortir le mariage du niveau d'une honte raciale durable [...] afin de produire l'image du maître et pas des avortons [*mißgeburten*] entre homme et singe <sup>28</sup>. »

Est-il besoin de rappeler ce qui semble actuellement admis des collusions et effets du discours de la science dans la mouvance des valeurs *völkisch* ? Le remodelage des perspectives dans lesquelles sont pensés, jusqu'à disparition, l'individu et la subjectivité signifiera une simultanéité manifestement contraire à leur existence.

Goebbels affirmera dans un discours de 1933 : « Nous avons remplacé individu par peuple, homme en particulier [*Einzelmensch*] par communauté <sup>29</sup>. »

De la résorption subjective attendue par le discours des valeurs *völkisch*, le champ social n'en fut pas indemne, au contraire. En voici un exemple parmi d'autres, livré par le droit administratif représenté par un certain Schmitt :

« Jusque dans le mouvement de nos humeurs les plus profondes et les plus inconscientes, mais aussi jusque dans la plus petite fibre cérébrale, l'homme se trouve dans la réalité de son appartenance au peuple et à la race. N'est pas objectif qui veut, celui qui croit avec sa bonne conscience subjective s'être suffisamment efforcé d'être objectif. Quelqu'un du genre étranger [*ein Artfremder*] a beau être critique, s'efforcer d'être pertinent, lire et écrire des livres, il pense et comprend différemment parce qu'il est constitué autrement, et

25. S. Freud, « Nous et la mort », conférence du 16 février 1915, trad. fr. M. Pollak-Cornillot, *Revue française de psychanalyse*, t. LXIV, n° 3, 2000.

26. *MK*, p. 320.

27. *Ibid.*, p. 436.

28. *Ibid.*, p. 420, 444, 468.

29. *ns Dokumente*, P. J. Goebbels, Discours de novembre 1933, *op. cit.*

il reste fondamentalement dans la démarche de pensée des conditions existentielles de son propre genre. Ceci est la réalité objective de l'objectivité<sup>30</sup>. »

L'universalisation corrélée dans le réel des lois de la science, articulée à la formidable tension de l'Un-Sang ne se structurant que par ce qu'il exclut dans le nazisme – celui-ci sera loin de trouver un obstacle à ses thèses – y contribuera par le fait de ses principes mêmes, et constitue certainement l'essentiel d'un vertige irrévocablement à l'horizon de l'homme depuis l'ère scientifique.

Que l'on songe que l'avènement du nationalisme organiciste et raciste fut concomitant au virage entrepris par l'anthropologie : l'application des principes de transmission mendélienne à l'homme, fondant l'anthropologie biologique, ancêtre de la génétique humaine, succédait dans le premier tiers de ce siècle à l'anthropologie physique et métrique en vogue dans toute l'Europe : lois de Mendel, 1865 ; notion de génotype établie par le généticien danois Johannsen, 1909 ; première application des principes de transmission mendélienne à l'homme pour des caractères non pathologiques par l'Allemand Fischer, une publication de 1913.

Bien que la *Rassenkunde*, la science de la race sous le nazisme, conservât une fonction importante aux classifications en différentes races humaines selon des critères soit typologiques, soit phénotypiques, son principe suprême était désormais lié aux lois de l'hérédité promues par la biologie appliquée, lois prises pour un destin hiérarchique inscrit dans le sang.

Biologisme racial, poursuivant les thèses déjà anciennes de qualité raciale, de race vitale (*Vitalrasse* des eugénistes) et de supériorité de la race nordique, et politique biologique confondirent réciproquement leurs applications. L'anthropologie politique *völkisch* se donnait pour propos « de remplacer la philosophie » puisqu'« il est du devoir de la science de participer à la nouvelle image du monde et de l'humanité<sup>31</sup> », en l'occurrence l'application de ses conceptions raciales racistes.

Le champ jusqu'ici voilé desdits mystères de la création eut à pâtir de trouvailles. Avec la notion de gène, la révolution introduite dans la définition fondamentale des processus vivants par les lois mendéliennes cristallisera l'état de crise des représentations de l'homme dans l'espèce humaine. Que tout organisme vivant suppose l'existence d'un patrimoine génétique qui se transmet de génération en génération interroge la notion de spécificité humaine ; et dans le contexte raciste du siècle, c'est la certitude d'une apparition animale parlante. Les notions de barrières végétales, animales et humaines, devenues plus incertaines par la formulation de règles de transmission communes dans leur principe, au lieu de promouvoir des représentations d'appartenance de l'homme à un lignage du vivant, ramenèrent une plus grande ségrégation. La hantise de l'animalité, que l'énonciation des lois de la nature remet en jeu, ne manqua pas de réapparaître sous forme de discriminations croissantes, le sang transmetteur venant témoigner de l'existence d'une animalité supposée en l'homme, inscrite dans la substance biologique.

« Le danger que l'homme ne déchire toujours plus les barrières raciales<sup>32</sup> » est très certainement aussi à considérer comme cet état de crise des limites des zones de contact interspécifiques, la figure déjà citée de l'avorton entre singe et homme y trouvant sa place.

30. *NS Dokumente*, C. Schmitt, « Positions et concepts dans le combat avec Weimar-Genève-Versailles 1923-1939 », Hambourg, 1940, p. 102-103.

31. *NS Dokumente*, « L'anthropologie politique "völkisch", noyau de la connaissance d'Ernst Krieck », p. 99-100.

32. *MK*, p. 444.

L'exploitation idéologique de la terminologie scientifique est indéniable, bien que s'y pressentent les détournements au service d'un délire de reproduction humaine.

La notion de « pulsion de pureté de la race » (*Trieb zur Rassenreinheit*), investie comme garante des frontières entre les différentes races, se voit associée à « croisement » : « Chaque croisement entre deux êtres pas tout à fait de même élévation donne comme produit [*gibt als Produkt*] une chose *intermédiaire* [*ein Mittelding*] entre le niveau des deux parents [*zwischen die Höhe der beiden Eltern*] »<sup>33</sup>. »

Il faut pourtant reconnaître, derrière le masque grossier de ce scientisme, une transgression absolument nouvelle dans ses formes de ce qui touche aux fondements de la vie. « Le sang, un jus bien particulier » disait Faust, depuis toujours lié à la source de connaissance et de vie, subit par l'investigation scientifique une mutation inquiétante de ses représentations, en ce sens qu'en place des énigmes du vivant, le monde nazi du croisement et de la reproduction, pour notre horreur, vint soudain asséner une résolution transgressive à ce que Himmler appelait lui-même « l'énigme que sont l'hérédité et le jeu de l'amour »<sup>34</sup>.

Une transgression, la *Volksgemeinschaft*. Cela ne va pas sans la violence régressive de la communauté de reproduction, réduite à un pouvoir copulatif pour satisfaire ses idées de production d'hommes de même sang. Faire l'homme, sur fond des lois de la nature, aura son insertion dans le réel.

C'est une terrible particularité du nazisme que d'avoir voulu rendre opérationnelle une conversion de l'existence de l'homme en termes de sang. Finalement, le passage d'un recensement acharné de la visibilité de l'origine, grâce à la typologie, à une mémoire par le sang, située à l'intérieur des processus vitaux, a amené et situé l'impasse des représentations du vivant confondant hérédité et transmission humaine dans une utilisation de la notion de sang comme substance discriminatoire.

Cette mémoire équivalente au sang comme texte définitivement clos et inscrit semble interdire le livre. La notion de *sang créateur* dans le nazisme, comme écriture suprême révélatrice des capacités civilisatrices incluses dans la matière biologique, assimile la culture à une animalité parlante. Et c'est en proie à sa vision organiciste de la civilisation que le nazisme prétendit établir le corps de la nation en un corps réuni au sein de la similitude d'un sang élu.

On ne sait comment la réduction la plus grande de l'hétérogénéité permet encore de parler de communauté d'hommes, et pourtant la *Volksgemeinschaft*, communauté de reproduction au centre de laquelle se trouve le sang telle la chose utile essentielle à son lien, est un maître mot nazi.

À partir du moment où le sang devenait la substance raciale sélective d'une archéologie humaine commune et indélébile, la ségrégation ne pouvait que se radicaliser jusqu'en « l'élimination des aspects négatifs », comme le dira Himmler<sup>35</sup>.

La nature de ce qui est proche ou étranger, en ce qu'elle eut à dépendre du sang et de sa mémoire, fit de l'étranger, devenu, par le sang, intrinsèque – lu et débusqué dans le sang – l'occasion de poussées persécutrices. La thèse de la pureté du Sang-Un, à préserver, reproduire, concentrer, suppose l'ennemi intime à extirper de la biologie nationale ainsi que la nécessité de son élimination, afin d'en éviter le retour dans le sang : elle implique donc l'exclusion meurtrière.

33. *Ibid.*, p. 312.

34. H. Himmler, Discours du 25 mai 1944, dans *Discours secrets*, op. cit.

35. H. Himmler, Discours du 22 mai 1936, *ibid.*

Et dans l'impasse produite par un accès à l'altérité complètement impossible, se détermine le rapport meurtrier et féroce à l'Autre comme corps. Le singulier comme épiluchure de la masse <sup>36</sup>, simple résidu de l'Un, qui définit la relation de la personne à la *Volksgemeinschaft*, se radicalise en fonction excrémentielle ou cadavre de l'Un, lorsque paraît la figure de l'étranger, de l'exilé, rendu responsable des « offensives contre le sang » (*Bluteinschlag* <sup>37</sup>, incarnée par le peuple juif, symétrique contraire – *der Gegenpol* <sup>38</sup> : le pôle opposé – de la *Volksgemeinschaft*).

Le *Verfall* <sup>39</sup>, dit Hitler en parlant des juifs, la dégradation, la décrépitude, ce qui tombe sans fin, ce qui est l'aboutissement extrême de la chute issue de la haine, c'est le suspens, depuis les camps d'exterminations de masse, de la pensée de civilisation.

Nous pourrions penser que nous en sommes là : à ce suspens de l'idée de civilisation, apparue jadis dans son opposition à la barbarie, mais qui, depuis les camps, implique l'horreur d'une connaissance. D'être essentielle, saurait-elle ne pas être forcément dernière ?

Rendre à l'expérience de l'écriture toujours à venir ce que fut l'abandon de l'homme au livre unique, ce qui fut la passion nécrophile d'une communauté proclamant l'accomplissement de sa liberté au travers de la mort, ne serait qu'attendre les réouvertures de la lettre encore à espérer depuis la mise à mort de l'élément pluriel et de l'hétérogène.

L'œuvre de mort dans le monde trouve propice l'homme comme homme de la civilisation, car plus encore celui vivant parmi d'autres peut y risquer la négation du *Je meurs*, appartenant à la représentation et à la subjectivité qu'accorde sa fonction de langage.

Parler implique aussi justement cette possibilité de négation et de recomposition du destin humain.

Alors même que l'adhésion à un idéal de masse, aimante de supposés dépassements de la mort, manifesterait une tendance à vouloir s'octroyer toutes sortes de trompe-la-mort, les formes modernes de la fascination des masses fondées sur l'universalisation abstraite et impersonnelle, celle précisément permise par l'esprit de la science, constitueraient certainement de plus grands périls encore, ne serait-ce que par l'exacerbation des apparitions absolues, collectives de déni de la mort, sur fond d'abrogation de l'individu et de la singularité.

Le totalitarisme pour sa part y trouvant également ses fins de disparition de l'homme doué d'une subjectivité, il importe de considérer celui-ci dans le sillage d'une idée du destin humain, qui, au nom de la civilisation, utilise toujours les communautés d'hommes comme un corps fonctionnel mis à la disposition de la science.

Avec la *Volksgemeinschaft* nazie, qui admet dans ses prémisses l'idée d'une finitude certifiée dans le biologique, il y a une réponse absolue aux questions identitaires confondues à l'existence, dont le savoir prétendu total, imposture et fiction, répond à l'exigence du repli du multiple dans l'Un-Sang, et donc une communauté conçue comme masse adhésive à un tel sang.

Ce qui découle de cette fonction agglutinante préalable à la conception de tout lien constituera le tissu délirant cherchant à recomposer ses fins de retour incessant à une supposée racine totale et identitaire.

36. MK, p. 421 : « Aus der Masse schält sich die Bedeutung der Person heraus » (la signification de la personne s'épluche de la masse).

37. *Ibid.*, p. 118.

38. *NS Dokumente*, « Aus einer Frontzeitung », p. 281.

39. MK, p. 118.

La rigidité de la structure due à la finitude certifiée dans la biologie, rejette à l'extérieur le pluriel, le singulier, l'autre. Aussi le pur et l'impur du sang, comme support des stratégies abjectantes et d'anéantissement, c'est cette poubelle de l'éthique surgie de l'absence de métaphore de l'élément pluriel, de la coupure, de l'écart, de séparation.

Ne pouvant que répéter les instaurations de la fermeture en ce qu'elle fut prise dans ce qui ne peut que faire semblant que tout est déjà advenu, la *Volks-gemeinschaft* représente la mort de la communauté, mais dans les conditions de sa survie assurée par la mise à mort de l'hétérogène comme abomination, une activation de la haine au dehors.

Comme seule extériorité, l'objectalité projetée à l'extérieur reproduit ainsi l'autre qui ne mérite même pas le nom d'autre, l'épluchure, le *Verfall* à détacher à la surface de son idéalisation.

#### IV

« Les sciences biologiques nous montrent les événements réels. Elles ne connaissent ni le Bien ni le Mal. Elles sont totalement indifférentes au monde des valeurs », déclarait l'eugéniste généticien Lenz déjà en 1923<sup>40</sup>.

Mais si l'éthique y est une affaire annonciatrice de réel, il semble qu'il y ait dans le nazisme un imaginaire paroxystique, comme on le constate par la symétrie et le transitivisme qu'il met constamment en jeu, cet imaginaire étant pris pour un réel.

Cette permutation le situe comme psychose.

Son accomplissement dans le réel est une conséquence de la science. Mais ce n'est pas par elle précisément que le nazisme pourrait se définir. Elle ne saurait être identifiable ou strictement superposable à la tentative nazie de sacrifier le lignage humain.

Reste que la singularité du dogmatisme et du totalitarisme nazi aura été de ficher une complétude du sens dans un discours scientifique dont il paraissait s'extraire.

Constance de la folie, de susciter le symbolique en outrageant la réalité, mais le repli du multiple dans l'Un-Sang, qui constitue pour le nazisme la réponse absolue aux questions existentielles confondues à l'identité, trouva un terrible prétexte structurel dans le discours scientifique. S'il est moins question de proposer des théories que de ne jamais cesser de questionner la lettre, c'est que la lettre, tout précisément l'écriture des lois mendéliennes, tracée dans le verbe de Mendel qui le premier parla de race pure et impure, eut le destin d'être pourvoyeuse de charniers. L'amorce bien qu'incertaine dans le temps, laissée par cette empreinte écrite des principes universels des lois de la transmission dans la question du sang, d'une conception de la transmission humaine totalement égarée suivie de la mise en acte de la sélection par le meurtre, ne se révéla qu'à partir du moment où apparut un type de délire susceptible de s'en saisir.

Aussi les lois de Mendel ne sont-elles aucunement la cause, mais ce qui est brutalement venu, sous forme de l'écrit, ne plus pouvoir interrompre le délire de pureté et de localisation de l'existence dans le nazisme.

En d'autres termes, qu'est-ce qui pouvait s'opposer à une part devenue démente de l'écriture que le nazisme prend en charge, puisque exister, c'est

40. J. Olf-Nathan (sous la direction de), *La science sous le III<sup>e</sup> Reich*, Paris, Le Seuil, 1993.



pour le nazisme avoir une existence qui ne prend son sens que dans des valeurs écrites par la science ?

Cet aspect d'impact d'une inscription modélisée par la science sur la structure de mise en actes du meurtre, plutôt que comme cause du délire, importe tout particulièrement dans les pertes subjectives – y compris collectives – impliquées par et issues du nazisme.

L'éviction de la subjectivité propre au discours de la science, et tout autant propre à une formation délirante éblouie d'idées de création de nouvelles lois universelles, soit la désobjectivation comme condition du discours, aurait réussi à réduire au silence l'existence parlante. Il se peut que l'absence de contradiction – c'est-à-dire le rapport commun de la science et du nazisme à la question de la subjectivité – en même temps que la nécessité pour le nazisme comme délire de trouver un tissu symbolique de raccommodage de « l'éclatement fatal de notre être intérieur », menacé par « le sang étranger » dira Hitler <sup>41</sup>, aient contribué à localiser l'archive humaine en un lieu inaccessible pour la subjectivité. Autrement dit, l'efficacité délirante procéderait de la refonte des principes du vivant et de ses représentations dans le support réel de la lettre de la science, annihilant l'existence de la parole comme telle.

Déjà, lorsque Hitler affirmait que « la race ne repose justement pas dans le langage mais dans le sang <sup>42</sup> », c'est toute représentation autre que celle provenant du discours mis en fonction dans l'écriture du sang qui se trouvait non seulement niée mais exclue.

Cette langue sans parole, ce que l'on a appelé la langue nazie, impliquant tant et plus les termes d'existence, d'être, d'être-là – *das Wesen der Gemeinschaft*, l'existence de la communauté <sup>43</sup>, *das innere Wesen*, l'existence intérieure <sup>44</sup>, *das Wesen und Dasein des Staates*, l'existence et l'être-là de l'État <sup>45</sup>, etc. –, cette langue nazie tire une part de son exemplarité des privations subjectives et des privations opérées dans la virtualité du langage.

Ce langage est dominé par les prescriptions venant du comblement des significations, de la localisation hypersignifiée de l'existence comme race. C'est en cela que, indifférent à l'argument subjectif puisqu'il en est totalement détaché, indifférent à l'invraisemblance, mais construit pour réaliser les conditions d'un lieu existentiel archi-originaire et objectivement sûr de ses parois et de ses surfaces, ce langage de l'impersonnel de l'existence, messenger de la mort de l'autre, porte, au nom d'une conviction objective, la mort qu'il voudrait ignorer.

La mort de l'autre impliquée dans le discours nazi sur l'existence n'est pas plus que la pellicule, la peau abjecte, « l'épluchure » des contours de l'existence.

Il y a une impossibilité à anticiper subjectivement la mort en existant-parlant, et c'est cette impossibilité qui doit absolument être maintenue dans la langue nazie comme condition de l'existence de la formation délirante.

Non seulement langue d'un totalitarisme, non seulement fureur de la maîtrise des choses, cette langue est objectalisée à partir d'une injonction externe venant du réel – le sang – et réalise cet objet autonome strictement supposé par le réel.

Insister sur la fonction de l'écrit, de réel de la lettre en sa répétition mortifère, servant de recouvrement à l'exclusion de l'intersubjectivité, c'est introduire que la langue hitlérienne, bien au-delà de ses anecdotes linguistiques,

41. MK, p. 430.

42. *Ibid.*, p. 428.

43. *Ibid.*, p. 103.

44. *Ibid.*, p. 342.

45. *Ibid.*, p. 431.

contient des pouvoirs de négation, d'effacement, de relation à l'inscription, en écho à la structure d'éviction qui la fonde.

À sa suite, la langue nazie, indiscernable du discours hitlérien dans le fait de la reprise des significances de celui-ci, est l'ombre du délire, appelée par l'obligation du devoir moral ; elle en est l'incidence symbolique qui reprend, dans une modalité névrotique, la trame imposée par la schize dans l'accès à la parole subjectivée.

Cette langue livrée à l'atrocité de son objet, une langue allemande remaniée et recomposée par les pouvoirs de l'horreur, cette langue nazie, lieu de la dislocation et de la disparition de l'homme, pure répétition d'elle-même, ne servant que l'anéantissement au nom d'une exigence morale purificatrice, est réduite à l'état d'a-langage.

Le devoir imposé par la loi meurtrière en ordonne les termes. Jamais il ne fut autant réalisé qu'un principe de haine modifiant la relation au langage comme échange de représentations ait pu transformer si essentiellement une langue, jusque dans sa syntaxe, jusque dans la valeur de ses mots.

La faillite du monde symbolique ne fut pas totale. Mais très certainement, le champ de la représentation du monde humain fut tant dévasté que c'est toute la faillite de la parole comme vie de l'existence parlante, qui fait que de la langue nazie est produite, se suffisant à elle-même, mais assurément plus du langage. La capacité symbolique est mise en dépendance d'un principe de destruction producteur de séries signifiantes productrices de mort et réduit cette langue à une violence sans langage.

Au nom, disait-on déjà, du devoir moral : « *Wir hatten das moralische Recht, wir hatten die Pflicht gegenüber unserem Volk, dieses Volk das uns umbringen wollte, umzubringen.* » (« Nous avons le droit moral, nous avons le devoir à l'égard de notre peuple d'anéantir ce peuple qui voulait nous anéantir <sup>46</sup> », affirmait Himmler dans son discours du 4 octobre 1943.)

Ce qui est formulé à partir de la férocité d'une instance morale au comble de sa rupture avec les interdits de la loi humaine, rend perplexe, voire sidère le procès de la représentation. Qui ne s'est interrogé, se demandant que dire après de tels énoncés, comment la conscience de la criminalité avait pu être ainsi évincée, et qu'à l'inverse le meurtre ait pu se constituer en vertu morale ?

Le problème ainsi posé concerne aussi une absence de sentiment coupable : l'interprétation du réel au travers de la représentation en permet le contournement. Les remaniements du champ symbolique depuis la formation délirante dans un premier temps, et les remaniements de second ordre, favorisant que la collectivité, à cause de leurs effets, s'imaginât le réel dans ses prétentions de destin existentiel tributaire du meurtre, conformément à son adhésion à l'idéal et à l'amour pour le Führer, constituent deux temps en acte dans la langue nazie. Car cette exigence du meurtre que le nazisme fait apparaître comme une condition de la liberté et de l'existence – ceci est véritablement l'insistance du discours nazi – fait que si le langage s'y réalise tout de même, ce sera sous une forme d'un retour ou plutôt d'une reprise dans le champ symbolique de la formation délirante.

Alors même que l'on ne peut parler d'une absence de discernement collectif entre l'appel meurtrier et sa réalisation, le fait que la métaphore du vivant restât inopérante vit apparaître une langue soumise aux exigences du discours hitlérien. Soutenus par la férocité de l'instance morale, les procédés de

46. H. Himmler, *Discours secrets*, op. cit.

transcription symbolique de la réalité étaient susceptibles de maintenir l'imaginaire des thèses nazies.

Ces procédés de transcription servirent à mettre à l'écart le doute, le remords, la culpabilité, la responsabilité morale. Il y a donc, résultant d'une source où se confondent le discours et le réel, une fonction de dissociation particulière établie dans la langue nazie, puisqu'elle est constituée pour garantir à la fois l'efficacité du meurtre et l'absence de réalisation de sentiment coupable. Mais on ne peut certes pas parler strictement d'absence de réalisation, plutôt de mise en scène imaginaire de déréalisations, à partir de la langue.

Ces mises en scène par la langue d'une nomination à faux, opérant par traductions successives des pans de réalités coupables, ont suffi à une collectivité pour s'imaginer réaliser son idéal par le meurtre en semblant conserver un rapport indemne au réel. La falsification, la dissimulation, l'effacement de la réalité de l'extermination des juifs, l'idéologue Rosenberg en démontre encore en 1945, pendant sa détention, la terrible efficacité :

« Je savais qu'on les transportait vers l'est, et j'avais entendu qu'ils furent placés dans des camps avec leur administration propre et finalement se seraient établis quelque part dans l'Est. Je ne sais pas. Je n'avais aucune idée, que cela mènerait à l'extermination [*Ausrottung*] au sens littéral du mot <sup>47</sup>. »

Les transcriptions dénie ce qu'il n'est pas possible de savoir ; en termes de destin de la lettre, ce que parler veut dire n'aura jamais autant été interrogé puisque ici le champ symbolique lui-même prend en charge un rapport voilé à l'abjection. C'est en effet l'insertion de la lettre dans le réel, où se retrouve la question de l'écriture et de sa trace dans la subjectivité, l'horreur d'un savoir sur les besognes de la mise à mort industrielle impliqué par la lettre, qui doit rester dans le non-savoir. Les mutations de la langue, allant jusqu'à la métamorphose de la simple véracité des faits, le nouveau décor sur fond duquel se dérouleront les significations, sont les déchets, organisés dans la structure de la langue, d'un savoir qu'il n'est pas possible de subjectiver, puisque réduire l'autre à la chose efface la reconnaissance de l'autre dans la parole. Il y a là quelque chose à l'œuvre qui est bien plus complexe que le simple déni, puisque le savoir abject dénié est réincorporé dans la langue, devenue le lieu, l'instrument de la transformation, et l'on pourrait dire, en écho au nouveau décorum : l'instrument des transfigurations de l'horreur.

Bien évidemment, la mise en scène de représentations déplacées dans leur rapport à la désignation du réel réarticulent la prise – essentiellement imaginaire – dans le champ de la parole.

S'il est possible et même probable que le discours nazi ait volontairement dissimulé l'horreur des camps d'extermination, cette dissimulation semble pourtant appartenir, en même temps et plus gravement, aux grimaces d'un lieu de la parole dépositaire de l'horreur trompée.

Que la mythologie ou l'héritage culturel allemand se soient alliés aux habillages des désastres définitivement présents dans notre civilisation, semble moins significatif que la réarticulation symbolique dans son ensemble, à partir d'un devoir moral, qui finalement se satisfait de n'importe quel motif susceptible de combler son exigence. Par là, n'importe quel terme préexistant à la langue de l'extermination est utile, à partir du moment où il contribue à réaliser la langue comme objet qui exige sa satisfaction dans la logique destructrice. En d'autres termes, tout ce qui compte aura été l'adéquation de la langue à

47. Cité dans G.M. Gilbert, *Nürnberger Tagebuch*, Fischer Verlag, 1962, p. 77.

sa logique pulsionnelle. La mise en perspective est scandaleuse. C'est pourtant d'une idée de l'amour et d'une problématique de l'existence poussée à sa pointe extrême de neutralisation des subjectivités – par quoi toute philosophie de l'existence est engagée en Occident – que procède la question du bourreau.

De l'extermination, Himmler dira en 1943 à ses *Gruppenführer* : « Tous ensemble nous pouvons dire que nous avons rempli le devoir le plus difficile pour l'amour de notre peuple. Et notre esprit, notre âme, notre caractère n'ont pas été atteints <sup>48</sup>. »

On y voit le renversement sans limite du rapport du bourreau à l'amour et au devoir, dans l'inexorable logique pulsionnelle impliquée dans l'extermination. L'extermination, revers de cruauté insensé de la loi morale recourant à l'amour, dont on ne peut négliger la réversion en violence aveugle, s'y trouve être l'abîme ouvert au nom de l'amour.

En sorte que la langue nazie est la brutalité ou la transfiguration de l'horreur issue du renversement du travestissement moral de l'amour en éradication.

Éradication, l'arrachement de racine est au plus proche ce que l'*Ausrottung*, l'essouchage, signifie de l'anéantissement complet jusqu'à la racine. « L'amour pour le peuple », une préservation de la souche. Cette allégeance de l'amour aux exigences féroces de la loi morale, fortement marquée du trait d'une pureté originaire, non seulement est responsable de l'orientation pulsionnelle destructrice mais ouvre le champ à une virulence sans émoi affine au trait pervers d'un tel amour.

Si donc la langue était elle-même devenue le lieu des mises en abîme du savoir abject, en quoi la question de l'amour n'était pas indifférente mais incluse – l'abject dérivant du travestissement moral de l'amour –, la langue transfigurera la conscience de la réalité des camps. Plus la collectivité fut impliquée en actes dans l'extermination, plus apparut un procédé de traduction interne à la langue. Aux déplacements réels – de populations – correspondent des déplacements symboliques susceptibles de masquer les destinations de mort.

À considérer les termes de la langue cryptée non pas dans l'exception de leur apparition mais au contraire dans ce qu'à présent nous connaissons tous de la nomination du réel de l'extermination des juifs dans la langue nazie, il y a : *Aussiedlung* (évacuation), *Umsiedlung* (id.), *Evakuierung* (id.) et *durchgeschleußt* (éclusé), du déplacement à l'empreinte abjectante de l'immondice à évacuer, mais le mot *durchschleusen* signifie aussi évacuer subrepticement. *Endlösung der Judenfrage* <sup>49</sup> (solution finale de la question juive), *Lösungsmöglichkeiten* (possibilités de solution), et, si l'on traduit strictement *Judenfrage*, une incroyable ambiguïté s'y révèle, puisque c'est tout autant la question des juifs. Solution finale à la fonction interrogative et herméneutique du peuple juif ? Avec *SB* ou *Sonderbehandlung* (traitement spécial), on trouve le mot *Hand*, la main. La main curative, *die Behandlung*, c'est le traitement au sens des soins donnés à un malade, en même temps que le traitement d'un problème. Ce type de glissement, en lequel l'euphémisme pour le meurtre de masse utilise le registre de la fonction curative, se trouve également dans le mot *die Betreuung* utilisé à Theresienstadt. *Die Betreuung* signifiant également le soin, la protection.

Du mot *Lager* (le camp), tous les dictionnaires allemands s'accordent à dire qu'il rapporte son étymologie à *liegen*, être couché. *Das Lager*, c'est la couche, le lit, la retraite, l'entrepôt de marchandises... Le camp.

48. H. Himmler, *op. cit.*

49. R. Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe II*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1988. Heydrich réunit la conférence de Wannsee le 20 janvier 1942 (p. 346 et suiv.).

Le fait de cet escamotage de la destruction par des habillements où interviennent le secours, le soin, la protection, est suffisamment insistant dans la langue de l'extermination pour admettre d'autres nécessités que la contrainte du mensonge. Bien sûr, Goebbels écrivit que « pour être cru, un mensonge doit être très gros », et Poliakov conclut d'ailleurs ainsi son *Histoire de l'antisémitisme*<sup>50</sup>, dans les toutes dernières lignes, par cette citation de Goebbels.

Pourtant, la destruction qui se fait gloire du secours, au-delà du mensonge, relève de l'imposture, où la cruauté, l'éradication se solidarisent avec un revers de sauvegarde, de soin, de protection, compromettant le repérage symbolique du rapport à la destruction ; le bourreau cloue ainsi, au nom du bien comme toujours, la destruction réelle à une destruction du rapport de la parole à la vérité.

Et cela n'est pas vain, puisque dès lors déjà vacillante, atteinte dans ses relations à la promesse de la parole, dans l'attente d'un secours, la victime supporte une forme de mise à mort symbolique, ou au mieux, mais issue de cette falsification de la représentation, une interrogation intolérable, l'espoir d'une prétendue sauvegarde étant coalisé à l'instrument du meurtre. Il y a là toutes les mises en scène de reconduction dans l'espoir de trouver un lieu où vivre, travailler et ainsi de suite, jusqu'aux mises en scène hygiénistes, qui ont été la simulation ultime dans le passage à la mort. Ceci importe considérablement dans la folie nazie, puisque la mise en œuvre de l'extermination supposait pour elle la démonstration d'une scène de corps détruits comme masse organique exclusivement, la destruction de supports réels organiques comme tels, déjà anéantis dans toute possibilité de référence à une signification de présence. C'est dans la mesure où le secours touche, pour tout être humain, aux tout premiers engagements de la présence signifiante et à l'autre, entravant la confusion d'un corps livré à ses organes, que la langue de l'extermination, se saisissant des termes du secours, cherche à réduire la victime à un impossible : le non-sens de sa présence, où sont menés jusqu'au vertige dans l'angoisse de mort, autrement dit, le secours et les premiers signifiants de la présence mis en faillite, rien ne permettant plus ni la reconnaissance de la vie, ni d'établir un lien entre le corps et l'existence menée à la mort. Cette destitution de la possibilité de représentation met la victime en rapport avec l'insondable de la destruction. En ce sens, la langue de l'extermination est d'emblée passage à l'acte, et l'extermination de masse, un double anéantissement, éradication physique, mais qui ne se satisfaisait que du fait que le bourreau osât prétendre la faire disparaître sous le voile de la comédie du secours, et que l'autre était d'autant plus fractionné qu'il avait déjà été réduit à l'objet réel de la pulsion.

On peut y comprendre que la jouissance du bourreau, en ce qu'elle opère l'escamotage du sujet humain par la division du corps et de la parole, mette hors circuit le rapport au manque, « signifié » dans la parole par l'idée du secours, aux fins d'exclure dans le réel les corps machinalement livrés à la destruction.

La mécanique de la mise à mort, l'imperturbable répétition des chaînes de la mort, ne doivent pas à leur tour être masquées par les possibilités techniques des temps modernes. Elles ont, menant au désastre l'idée du corps d'homme, contribué à une mise en œuvre de la destruction dont les aspects atemporels ne sont pas à démontrer. La mécanique de la mort, cela n'existe que parce que l'immédiate humanité de la chair humaine, cela n'existe pas.

50. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme* 2, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Histoire », 1981, p. 528.

Un tel propos peut être un éclat dans notre conscience, toujours certaine de son rapport aux autres, mais l'humanisme moderne ne trouve son sens qu'à réenvisager sa pratique à partir du monde sans visage d'Auschwitz.

Auschwitz est le lieu qui nomme le malheur de l'homme, par ce que l'infinie destruction de l'homme par l'homme a manifesté : où est engagé que rien, d'emblée, ne pouvait plus intervenir dans la reconnaissance de l'autre et de l'incarnation de sa présence. La mort, on l'a dit, après Auschwitz, n'est plus la même, mais pas plus le corps, si tragiquement, en masse, laissé sans affectation subjective et sans recours à nulle autre destination que les usines de la mort. C'est pourquoi la neutralisation du manque et de la détresse de l'homme, dans la loi du crime même, qu'elle fût possible par le discours nécro-maniaque nazi, revêt nécessairement une dimension d'ultime convocation à la redéfinition de la civilisation qui ne saurait être ignorée.

L'énoncé nazi est : détruire des organismes humains comme des organismes parasitaires ; ce qui détermine le nom de la division dite « d'extermination et de désinfection d'Auschwitz » (*Abteilung Entwesung und Entseuchung-Entwesung* : destruction de la vermine, désinsectisation, *Wesen* : l'essence, la créature). Cet énoncé est déjà la pointe mortelle des passages à l'acte, un énoncé pervers qui annonce que la victime portera tout le poids de l'angoisse. Tout le rapport à l'existence et au corps de la victime passant obligatoirement par cet appel de l'Autre sacrificateur de l'humanité du corps.

Dire que l'immédiateté de la chair humaine n'existe pas n'est pas seulement l'allusion à l'inexistence du mot chair dans la langue allemande, qui ne connaît que *Fleisch*, la viande, ou *Menschenfleisch* pour la chair humaine, *Fleisch* ne désignant d'ailleurs au départ que la viande de cochon<sup>51</sup>.

C'est dire aussi le risque de spoliation de l'existence, précisément parce que nous sommes humains et donc parlants, ce risque étant également à situer en termes de fractures des surfaces du corps vivant et de son anéantissement dans le procès d'accès à l'altérité.

Ce que la loi du crime, dans sa mise en tension pour la victime, revendique en coupure opérée dans une subjectivité offerte à l'Autre sanguinaire, n'a d'équivalent pour le bourreau qu'en une forme de destruction ou d'évidement de la subjectivité ; Himmler ira jusqu'à affirmer que ledit devoir d'extermination exigeait de « l'inhumain-surhumain<sup>52</sup> ». Cette polarisation de la mise en tension extrême de la destruction ne peut se comprendre qu'à condition de saisir cet arrachement de l'existence de l'autre, non seulement comme ravage d'une altérité mais comme lieu exigeant des corps morts pour créer fantasmatiquement le corps inaliénable issu de l'imaginaire créationniste nazi. Rien pourtant, le voudrait-on, pas même la précipitation des nazis dans « l'inhumain » soudé au « surhumain » ou tiré jusqu'à lui à en rompre la condition humaine, ne rend possible l'atteinte de cette chose impossible, qui n'existe pas ; néanmoins, rien n'a pu empêcher la complète déchirure de l'entre-face à l'autre, dans la mesure où le lieu de l'énoncé meurtrier veut troquer le manque contre l'anéantissement de l'autre.

Aussi cette déchirure, participant du coup à une entre-face liée à la mort, qui liait l'imaginaire créationniste au corps mis à mort et au rebut du vivant, dans l'entre-deux d'un abîme, affecte d'échanger la cadavérisation contre la suffisance de corps nouvellement élus.

51. F. Kluge, *Dictionnaire étymologique de la langue allemande* (1899), Berlin/New York, éd. Walter de Gruyter, 1975, p. 204.

52. R. Hilberg, *op. cit.*, p. 777.

Sont dépassées les barrières de répulsion que pose la problématique du rapport à l'étranger, les fondements racistes et antisémites ne suffisant pas, cela va sans dire, à rendre compte d'un déchirement de l'entre-face à l'autre, qui manifeste les rapports de la conscience les plus obscurs et effroyables à la perception d'autrui réduit en masse de chose.

Cette donnée fondamentale qu'une composante de la destruction et du crime existât, composante humaine s'il en fut, révélant une tendance à la production de corps-objets ou à la réduction du corps vivant à l'état de chose, subordonne la question de l'étrangéité à l'altération foncière de la qualité d'humain. Elle ferait plutôt apparaître une rupture des barrières de répulsion.

Soit esclave, en servitude d'être l'outil du maître, l'érosion de son utilité trouvant sa limite dans la mort. Soit d'emblée, déjà perdu et déchu, cadavre appartenant à une totalité de chose.

La surface comme limite du corps, qui engage le principe de ce qui est limité par elle – mais ici la négation est outrepassée – propose une indifférenciation, le principe de la subjectivation de la surface de l'autre étant rendu à quelque chose. Soit à l'ordre d'une nature de chose.

L'*Abschiebung* est la déportation et la destruction à la fois. La frénésie métonymique, les déplacements, déports qui finissaient par recomposer l'amalgame d'un corps-chose, cet immense objet silencieux enfin qu'est l'objet de cendres, seule s'y oppose la vertu de l'interrogation. L'une des questions étant celle de la contiguïté de surface au vivant, y compris dans ses rapports à la mort.

Difficulté extrême, puisque est à l'œuvre ce qui ne pense pas (aussi l'absence de pensée d'Eichmann n'a pas manqué de frapper Arendt), difficulté extrême, sans nul doute encore, puisque la question de la limite de la vie, au prime abord la plus éminemment intrinsèque pour notre conscience, est révélée, dans l'horreur, par le dehors où le meurtre réduit l'homme à la chose, c'est-à-dire à rien.

La puissance d'anéantissement de ce qui ne pense pas – ce qui donc, dans la contiguïté d'une surface de corps à l'autre, existe en force de destruction, antérieure à la structure de pensée – quand bien même engagerait-elle la barbarie sans raison, ne saurait être maintenue dans l'épaisseur d'un silence de mort. Le cri, l'arête la plus aiguë de la subjectivité des victimes y répondait, ce cri, foncièrement hétérogène à la plus-value économique de la chose dans le meurtre de masse, dénonçait par lui-même la possible réalisation d'une dissolution complète de l'espace de contact humain.

Au-delà du fait de cette réduction parfaite à la chose, que le crime contre l'humanité voudrait rendre possible, l'inadéquation même de l'ordre intime à la quantité et à la mesure ne peut que révéler une insoumission de principe à la volonté de pouvoir atteindre la Chose ; ce qu'en pure perte le cri humain libère, quand tout se défait, de la forme ultime et invisible de la vie, par une révélation d'ordre intrinsèque-extrinsèque, est de nature à manifester que l'intériorité ne peut jamais se confondre à la chose.

Cela n'empêche pas, bien sûr, que la violence de la contiguïté du principe meurtrier soit associée à la réduction de l'être à la chose ; avant les mises en acte du meurtre, l'espace, *der Raum*, les lieux géophysiques pris dans la tourmente de la conquête de nouvelles déterminations de frontières, n'étaient finalement qu'une forme moins effrayante de l'excès de la limite, du débordement, de la prise et de la morsure sur le territoire de l'autre. « Le dictionnaire de la langue inhumaine », reprenant et commentant une série de mots de la langue

nazie ou en usage dans la langue allemande actuelle, étudie l'usage du mot *Kontakt*, le contact, dont la signification reste sous le pouvoir de la médecine, de la mécanique et de l'électrotechnique. L'auteur évoque dans cet article une société soumise « à une électrification complète » et s'inquiète de l'oubli de l'ancien *contactus*, *die Berührung* en allemand, existant pourtant bien avant Faraday et Edison. C'est au point qu'en 1955, ce qui signifie qu'un demi-siècle durant ces significations prévalurent, on trouvait dans *Le grand Brockhaus* trois subdivisions de sens pour le mot *Kontakt* : électrotechnique, chimique et photographique<sup>53</sup>.

Déclenchement à distance et propagation pour un même résultat objectif sont envisagés selon le modèle physique, une idée de corps mis en contact dans le sens où l'entend la science, et dont l'application à l'homme amène l'idée de contamination des corps. Cette application d'une notion purement scientifique du contact de l'homme établit pour le coup une contiguïté entre corps inanimé et corps vivant, qui trouble la notion de corps vivant, par exérèse de la subjectivation, en marge duquel se retrouve inévitablement le *Kontakt-Infektion*, le contact-infection, du corps de la science. Bien qu'essentielle dans la réduction à l'objet, puisque son discours le promeut, la science, finalement tant susceptible de répondre au corps comme état, comme objet ou comme masse de choses, est le discours qui articule la problématique de la représentation de corps comme chose dans le monde. Elle l'articule, en aggravant les risques de déréliction de l'homme dans l'état de chose, mais sa mise en procès, si prompte à faire écho au vertige de la chose, ne signifie pas qu'elle en fût la source. Ce qui permet à l'être humain de se détacher comme chose ou d'y rester identifié ne dépend pas de la science, même si le champ de l'objet constitue la pleine approbation du discours scientifique. La persécution des marges, dans laquelle on peut reconnaître la forme la plus atténuée dans « l'infection-contact », est bien le produit de ce que l'esprit humain projette, dans la représentation globale du monde, comme menaces provenant d'un monde occupé par des corps autres, vivants ou non.

Que donc la marge et la surface du vivant appartiennent toujours à une identité prétendue de l'être humain, dont la définition pourtant semble plutôt toujours pouvoir vaciller, être menacée, persécutée ou abolie par la dé-corporation – qu'implique au moins la possibilité de représentation du meurtre *in absentia* – situe pleinement la contamination dans la problématique de la constitution de la reconnaissance de l'autre.

Ce qui est contagieux, ce qui se greffe à une surface et menace la vie, ce qu'est le corps frappé par l'interdiction de la nomination, la dé-corporation d'une partie de l'humanité ou l'autre comme lisière innommable du corps de l'humanité, toutes ces formes d'abolition d'une topologie humaine commune, aboutissant à la concentration puis au meurtre de corps en masse, insistent dans le nazisme.

## V

De part en part, l'homme du nazisme est un topologue de l'horreur.

La représentation parasitaire que le peuple juif eut à supporter émane d'une idée d'infection du corps et d'espace contaminé (Rosenberg, 1941), un corps attaqué (*ein befallener Körper*), envahi par des bactéries (*parasitär z.b. durch Bakterien*, parasitaire par exemple des bactéries), risquant l'épidémie<sup>54</sup>.

53. A. Strenberger, G. Storz, W. E. Süskind, « Kontakte », dans *Aus dem Wörterbuch des Unmenschen* (Dictionnaire de la langue inhumaine), Berlin, Ullstein Verlag, 1989, p. 94-101.

54. *NS Dokumente*, Aus dem Amt Rosenberg, p. 279.



Ce corps, il faut bien le comprendre, est toujours, dans le nazisme, l'équivalent du peuple, puisque le peuple aryen est « *Blutmäßig bedingt* », c'est-à-dire « déterminé selon le sang », la si précieuse matière biologique impliquant que toute relation soit organique. Mais Goebbels, par exemple, ne parlera pas seulement de relation organique au peuple (*organische Beziehung zum Volke*), mais de nouveaux échanges nutritionnels, « sources de la fécondité », à partir de cette « racine » susceptible d'exprimer toutes les « forces créatrices du peuple », par le sang d'un corps unique<sup>55</sup>. Cette autosuffisance nutritionnelle par le sang n'est pas sans rappeler la modalité archaïque de l'embryon à sa dépendance placentaire, masse placentaire dirions-nous, comme indice d'un topos de la fermeture, dont la modalité vampirique implique effectivement que l'« autre » soit de même sang. Dès lors, le juif représenterait non seulement l'unité égarée de la chrysalide, mais aussi le responsable, du fait que le monde extérieur et étranger existe malgré tout, des ruptures intérieures et des fractures de la surface close sur le sang.

Si l'on peut éventuellement parler de maléfice de l'œuf, ou bien de maléfice matriciel dans le nazisme, c'est à prendre acte, premièrement, d'une idée du corps dans le nazisme conçue comme masse et accroissement dépendants d'un lieu clos.

« Le but de la politique allemande est la sécurité et le maintien de la masse du peuple et de sa multiplication. Ainsi s'agit-il du problème du territoire. » (*Das Ziel der deutschen Politik sei die Sicherung und die Erhaltung der Volksmasse und deren Vermehrung. Somit handelte es sich um das Problem des Raumes*<sup>56</sup>.)

C'est, en second lieu, se rendre à l'évidence que les stratégies pulsionnelles d'un tel corps signifiaient une contrepartie abjectante immense, rien ne pouvant réaliser ce lieu issu de l'aveuglement du savoir sur l'origine, la pleine occupation de sol et de lieu et le plein-sang-pur par exclusion de ce qui est étranger ; aussi ce corps risque l'évidage, le sapement, qu'il n'en reste que la cavité creuse en somme, et/ou l'éclatement intérieur. (Cette idée d'explosion interne du monde fini serait à méditer, la nature explosive de l'homme sans aperture<sup>57</sup> peut être inévitable). Là encore, les juifs sont accusés de « viser consciemment l'évidage et l'éclatement intérieur du corps du peuple<sup>58</sup> » (éducation de la vision du monde des ss et de la police).

Ainsi apparaissent en force les thèmes de la contamination, *die Seuche*, l'épidémie, *die Vergiftung*, l'empoisonnement<sup>59</sup>, menace tant insinuante qu'ubiquitaire aussi longtemps que la détermination des marges reste inopérante. Marquer d'un signe le porteur d'une nocivité provient aussi de ces annexions confuses dans la formidable violence du noyau pur. Car si le peuple juif a représenté « le pôle contraire » (*der Gegenpol*<sup>60</sup>), la hantise qu'il fût l'identique, l'insinuation, en quelque sorte, d'un identique non semblable décomposant l'unité de la pureté du noyau originaire, pureté qui constitue l'armature de la thèse nazie, saisit la question de l'amorce destructrice comme cet affrontement de l'identique à l'identique non semblable, réduit à n'être que masse ou chose. Sa proximité de principe (« le juif sauvegarde la pureté de son sang<sup>61</sup> »), telle que l'énonce la rage nazie, débordant sur le problème de la représentation du corps d'autrui, s'énonçait en termes de *décomposition et dissolution*, équivalente à la contamination intérieure, cependant qu'elle engageait la destitution et le meurtre de la représentation de la présence incarnée. Cette destitution, ce

55. *NS Dokumente*, J. Goebbels, Discours de novembre 1933, p. 89.

56. *NS Dokumente*, Actes de la politique extérieure allemande, Aus der « *Hoßbach-Niederschrift* » : *Niederschrift über die Besprechung in der Reichkanzlei am 5.11.1937*, p. 193 ; MK, p. 728 : « Nur ein genügend großer Raum auf dieser Erde sichert einem Volke die Freiheit des Daseins. » (Sur cette terre, seul un espace suffisamment grand assure à un peuple la liberté de son être.)

57. Dans son *Cours de linguistique générale*, Ferdinand de Saussure parlera de « degré d'aperture » pour désigner l'ouverture des écartements au point de leur articulation (Payot, 1995, p. 70).

58. *NS Dokumente*, Lehrplan für die weltanschauliche Erziehung in der SS und Polizei (Éducation de la vision du monde des SS et de la police), p. 281.

59. MK, p. 91, par exemple.

60. *NS Dokumente*, p. 281.

61. MK, p. 751.

meurtre est un fait effroyable en ce qu'il met en évidence la capacité de réversibilité et de chute de la représentation de l'autre en chose.

C'est à partir de là, à partir de cette finitude et saturation de l'étendue de l'origine, appartenant à la « refonte » létale « des éléments originaires <sup>62</sup> » en vue de préserver le noyau homogène et semblable (*einheitlicher Kern*) dont il était déjà question, que s'organisent dans le nazisme l'ensemble des thèmes de persécution de la surface : ainsi, Frossard rapporte au cours du procès Barbie ce qu'un malheureux homme du Sentier fut contraint de répéter jusqu'à sa mort tant que le bourreau l'exigeât : « Le juif est un parasite qui vit sur la peau du peuple aryen, qu'il lui faut extirper. »

Cette réversibilité étant atteinte par l'œuvre de la destruction, que l'on verra être dans le nazisme une destruction de forme, à défaut qu'existât encore la présence des corps semblablement humains mais autres, représentés dans la subjectivité. Au-delà des déterminations phénotypiques que le terrain de la science génétique offrait au nazisme pour une « forme dépendante du sang », il ne serait précisément question que d'une régression brutale dans la haine de la forme humaine sur un des versants de son apparition.

Comment opère l'altération de la forme jusqu'à la dégradation de la perception de la forme humaine, appartient nécessairement aux grandes terreurs modernes. Mais c'est qu'il existe une composante destructrice dans le champ pulsionnel susceptible, dans certaines conditions, de la pulvériser en forme de chose.

Autrement dit, et il faudrait peut-être le dire dans toute expérience de responsabilité vis-à-vis d'autrui, rien ne permet d'affirmer d'emblée que la puissance récurrente d'une telle force de décomposition ne serait pas tout de même engagée. En ce sens que la genèse de l'intersubjectivité qui fonde pour partie, mais sans aucun doute, la responsabilité, ne peut être considérée comme définitivement acquise, mais est susceptible de réitérer toute la mise en procès qu'elle implique. C'est pourquoi il ne peut y avoir de certitude de l'éthique, alors que la civilisation elle-même reste exposée dans ses soubassements à la répétition d'un état naissant, qui renouvelle la mise en mouvement de composantes mêlant la violence aux conquêtes de savoir et de constitution de nouveaux liens en général.

Et bien évidemment, lorsqu'un discours comme le nazisme engage, au nom de la civilisation, la dérive de l'intersubjectivité dans les rets du pouvoir et du devoir de pureté, ces potentialités de récurrence violente sont d'autant plus réveillées qu'elles ramènent aux tentatives de maîtrise du monde. Anéantir pour exister, ce que le nazisme affirmera être une cruauté indispensable à l'existence, en indique la constitution sadique. C'est un aspect indéniable. Mais dire qu'il ne s'agit que de sadisme est certainement une restriction dans l'orientation destructrice générale et collective.

De quoi s'agit-il précisément, si l'on admet d'étendre cette fonction de la destruction dans son rapport à l'apparition de l'autre ?

Une hypothèse permettrait d'aborder l'efficacité du discours nazi sur une collectivité, à quelques rares exceptions près, littéralement sidérée par des thèmes susceptibles de trouver l'écho le plus profond en chacun. Il pourrait s'agir des conditions dans lesquelles se constitue l'intersubjectivité de tout être humain, que les lois de la nature, la prétention de pureté et le fantasme originaires nazis reconduisent, régressivement, dans des prémisses de maîtrise, grâce

62. *Ibid.*, p. 436.

à l'œuvre de la destruction. Dans cette hypothèse, les formulations nécromaniques du nazisme auraient trouvé leur insertion dans des conditions que la structure psychique de l'homme rend a priori possible.

L'étendue et la forme sont à ce point structurellement liées à l'esprit humain que la détermination des limites, avec leur risque de délitement et la chute de qui en quoi, y admet nécessairement la problématique de la contamination et du rapport à l'homme comme risque d'être une chose.

Aucune force de conviction contre ces faits de structure n'atteindra son propos, et il est bien plutôt scandaleux de ne pas mener au bout d'une logique ce que Freud affirmait dans ces derniers écrits, dont les conséquences ne sont pas vraiment encore mesurées : « *Psyché ist ausgedehnt, weiss aber nichts davon* » (Psyché est étendue, mais n'en sait rien<sup>63</sup>).

Ce qui signifie qu'une thèse comme le nazisme, bâtie autour d'une « pulsion de pureté » dans un topos originaire de la fermeture, comme on l'a vu, auquel les au-delà, manifestant l'horreur des marges de cette clôture, faisaient inévitablement contradiction, constituait toute étendue dans la mise à vif.

Aussi la civilisation ne dépend-elle pas de progrès d'idées, mais de son rapport à un principe d'exclusion, de la capacité à renouveler un principe d'ouverture, qui placerait la tolérance dans les réitérations de l'état naissant. Cette idée d'une civilisation définie non par ses avancées culturelles mais par l'étendue d'un insu qui sans cesse réengage le lien intersubjectif naissant, pourrait constituer une utopie qui n'ignorerait pas les passions meurtrières ou d'exclusion. Leur impact au nom de la civilisation, durant la période nazie, devrait enseigner qu'il suffit de peu pour qu'apparaissent des conditions plus spécialement propices à leur déferlement, et pour qu'un pays de grande culture comme l'Allemagne se voie gagné par l'entière levée des répressions des pulsions meurtrières ou du refoulement des pulsions créant la capacité à la civilisation. Que rien ne soit vraiment acquis uniquement par l'œuvre de la pensée, qu'elle ne représente sûrement pas l'état de grâce pour l'idée de civilisation, voilà ce qu'a démontré le nazisme, en même temps qu'il nous livrait quelles conditions étaient susceptibles d'en abroger la possibilité.

Dans ce sens, il semble que la configuration à laquelle nous avons affaire dans le nazisme, au demeurant plus complexe que la simple affirmation de barbarie, répond à une prégnance problématique de l'origine et de la pureté. C'est dans cette mesure que plus rien n'empêchera d'admettre qu'il nous en reste une préoccupation nouvelle : les crises de cruauté et de meurtre provoquées par l'impasse topologique de l'origine close impliquent la nécessité de problématiser la notion de civilisation dans ses liens à une dialectique de l'ouverture, justement parce qu'advenir, pour l'homme, crée inévitablement la chose.

C'est cette idée de la pureté et de l'origine dans le nazisme qui mène à ce constat que l'insertion d'une telle problématique est indispensable à la civilisation. Car la pureté s'enracine certainement dans la cruauté, dans la mesure où la limite ne peut exister que par la mise à feu et à sang de ce qu'elle rencontre, et que d'autre part, dépendant de l'origine dans le nazisme, cet espace de rencontre avec la chose séparée reconduit avec fureur la mise en mouvement destructrice de l'élément extérieur à sa production. Dans cette articulation de l'étendue comme définition des événements et de la structure de la psyché associant pureté et origine, se trouve une mécanisation de l'anéantissement qui s'étend à la production de l'homme comme objet, objet de la jouissance originaire.

63. S. Freud, *Gesammelte Werke*, XVII, p. 152.

La séparation sanglante de l'écorce et de la racine, quand bien même la langue nazie en formule le devoir de pureté – ce qui formule aussi que la responsabilité n'est jamais de l'ordre du devoir –, est à son insu tributaire d'une rhétorique saisie par la pulsion, un impact que la voix nazie expose littéralement.

La ruine de la pensée est évidente.

Penser l'homme détruit dans ses principes.

L'effarant *inhumain-surhumain*, dans le battement où disparaît donc l'humain, se trouve furieusement présent dans la violence d'un langage auquel on ne peut plus reconnaître les vertus de la parole. Il y a pourtant un ordre textuel de la destruction, soumis au sceau de la pulsion, plus précis peut-être qu'on ne le pense, qui fait apparaître toute la langue nazie dans le martèlement de la logique pulsionnelle.

Tout un chacun a pu en constater la manifestation la plus patente dans ce côté craché, aboyé, expulsif, de la voix vociférante de Hitler, un objet vocal, au fond vomissure jetée à la face susceptible de l'absorber ; la fascination de bouffer la déjection par la voix de l'autre n'a pas manqué. D'autre part, cette voix, faisant résonner ce qui sourd de l'Autre, brisant l'énonciation, énonçait un appel à l'amour par le semblable avec une composante prédatrice indéniable. Mais ce n'est pas que l'irruption de la voix de Hitler, nourrie d'indicible férocité, qui s'écrase sur l'objet oral ; pour le nazisme en général, le fantasme de l'Un-Sang originaire a impliqué des stratégies meurtrières comportant des caractéristiques sadiques-orales.

« Le ventre toujours fécond de la bête », qui désigne le nazisme, est à entendre comme l'expression de l'horreur d'alimenter la cheminée toujours vorace, ce ventre du destin nourri par les transports dans les camps, l'avaleme-nt dans le feu, auquel les enfants dans les camps attribuaient la toute-puissance : « Ils ne pouvaient croire à rien – mais, ils croyaient tout de même à quelque chose : à la toute-puissance de la cheminée, qui fumait devant leurs yeux. Quand elle crachait du feu, ils remarquaient seulement sèchement qu'un nouveau convoi [transport] devait être arrivé <sup>64</sup>. »

La fusion de la pulvérisation de l'homme et de l'engloutissement, un effroi qui sidère la compassion et l'émoi, ce traumatisme d'arrachement du rapport à la notion de vie humaine, comme si la fatalité ne pouvait plus qu'inscrire ce qui est là pour nourrir la mort, est le malheur abouti du désir de destruction nazi qui se fait passer pour un besoin. Car si l'homme est jeté dans la béance du réel, ce qui est certainement l'innommable du meurtre de masse, le canevas sur lequel le nazisme tire ses fils et crée les conditions d'accomplissement assassin reste néanmoins dans la lisibilité. Que l'homme ait pu être pris pour objet réel de la pulsion par le fait d'un truquage du désir de meurtre en besoin, indique au moins que tout n'est pas possible dans n'importe quelles conditions. En face de l'aveuglante compacité du nazisme, le déchiffrement des nécessités logiques qui manient les discours est tout simplement essentiel et possible, indispensable si l'on veut espérer un verbe qui mette en alerte les écarts permettant peut-être d'en atténuer la force de répétition.

Ce qui a armé la science et la technique a été orienté par la hantise du chaos, de la détresse, du besoin et de la faim (*Chaos, Elend und Hungernot*, dit Hitler dans son discours du 22 juin 1941), à laquelle remédie un corps du besoin entièrement appareillé par le sang, organisé par la production de circuit du sang réalimentant le corps de la nation, censé rétablir un corps viable et

64. B. Distel, « Kinder in Konzentrationslagern in Sozialisation und Traumatisierung » (Des enfants en camps de concentration, Socialisation et traumatisme), Fischer Taschenbuch Verlag, 1992, p. 126.

purifié existant par usage et production de son propre sang. La contrepartie de cette économie où le corps moribond revit grâce à l'Un-sang qui enfin le réaligne, est ce que Hitler appelle lui-même « une nourriture donnée à chaque famille », grâce à l'antisémitisme (discours du 30 janvier 1942 à Berlin), la toxicité et l'empoisonnement du sang par les « incendiaires mondiaux » (*Weltbrandstifter*, c'est ainsi que Hitler nomme les juifs de nombreuses fois) sont évidemment repris, le corps nazi, fou de sang, fonction du sang, y prenant tous ses appuis et sa raison d'être, dans « un problème et un phénomène de l'humanité éclairés scientifiquement <sup>65</sup> ».

L'économie vampirique et orale-carnassière, à partir du moment où elle formulait un besoin vital incompressible, ne s'est pas satisfaite de marquer le discours de férocité. La volonté de puissance et de maîtrise des nazis prétend, pour une catégorie de *Volksfremde*, les intellectuels, que « l'Allemagne les a recrachés à tout jamais », « qu'il faut former des cerveaux, de grands cerveaux qui défendront l'Allemagne, des cerveaux pourvus de dents carnassières et de mâchoires d'airain <sup>66</sup> ». Malgré ce qu'il y a d'effarant dans ces propos, cela ne doit pas faire oublier la morsure réelle amenée par l'idée du besoin vital nourricier. La mesure, le chiffrage apparaissent pour la première fois, en même temps que la numérotation des corps, dans les premiers programmes d'euthanasie de l'État national-socialiste, dans la restriction du nombre de calories des rations alimentaires, afin d'affamer ceux que les nazis appelaient les « bouches inutiles », littéralement en allemand « les mangeurs inutiles » (*die nutzlosen Essern* <sup>67</sup>), ou bien « les bouffeurs de pain inutiles » (*unützen Brotfresser* <sup>68</sup>), et que la médecine s'est empressée d'appliquer avec toute la rigueur qu'impose n'importe quel protocole scientifique. Ces médecins meurtriers considéraient qu'affamer jusqu'à ce que mort s'ensuive était « la méthode la plus simple et la plus naturelle » pour éliminer « une charge [cela concerne ici des enfants de 1 à 5 ans] pour le corps de la nation <sup>69</sup> ».

Inversement, la préservation de la fonction nourricière fut poussée à un tel point dans les centres d'élevage aryen (élevage est le terme nazi repris du mot *Züchten*) qu'elle constitua un conflit permanent dans les fameux *Lebensborn*. Car si, dans les *Lebensborn*, les femmes étaient contraintes de mettre constamment les enfants au sein, c'était dans la mesure où l'État nazi considérait la maternité comme un devoir de transmettre directement des forces naturelles, ce que seule « la nature avec le lait maternel <sup>70</sup> » pouvait amener aux enfants triés selon les critères de pureté du sang.

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette chaîne de contiguïté de l'élément liquide vital ramenant la destruction, où se manifestent sang et lait, nutrition, bien évidemment certainement aussi le sperme, qu'apparaissent ces mêmes entames de la notion de vie, entièrement dépendantes du sang, qui l'organise pour un corps du besoin ; par elle fut conçue une idée, assez scientifiquement organisée à son tour, de mise à mort par la faim, de rations alimentaires calculées au plus juste pour programmer la mort, comme on le sait, dans les camps, et partout ailleurs dans les premiers programmes d'euthanasie, là où le corps réduit au plus terrible du besoin n'était plus que calculé dans sa mort imminente et attendue.

Cette articulation du meurtre de masse programmé aux déchaînements de pulsions orales-carnassières maniant la rhétorique nazie et ses passages à l'acte criminels, implique un corps décomposé dans son processus vital qui, comme

65. A. Hitler, Discours du 8 novembre 1941.

66. A. Betz, *Exil et engagement*, Paris, Gallimard, 1991, p. 83-84.

67. « Medizin ohne Menschlichkeit » (Médecine sans humanité), documents réunis et commentés par Alexander Mitscherlich et Fred Mielke, Fischer Taschenbuch Verlag, 1978, p. 220.

68. E. Klee, W. Dreßen, « NS-Rassen und Gesundheitspolitik » (Politique raciale et de santé NS), dans B. Disteln, *op. cit.*, p. 105.

69. « Medizin ohne... », *op. cit.*, p. 193.

70. G. Lilienthal, *Der Lebensborn e.V.* (Un instrument de la politique raciale nationale socialiste), Geschichte Fischer, 1993, p. 65.

corps du besoin, passe dans le morcellement destructeur archaïque. Le champ d'application de la science, engagé dans l'objectivation, répondait là encore à cette prise sur le corps ainsi décomposé.

Ce déchaînement ne fait que manifester, ce qui est une conséquence logique des thèmes développant l'origine et la pureté dans le nazisme, une domination pulsionnelle sur le discours de la raison.

Aussi, d'une façon fondamentale, c'est du côté des contraintes pulsionnelles imprimées dans le discours du meurtre que l'on peut envisager de situer le monde nazi comme monde de la chose réelle et de la destruction, et comme cassure dans la civilisation.

Le nazisme ne relève pas seulement d'une problématique discriminatoire, mais d'une problématique où les enjeux corporels de l'origine sont menés à la folie, « un corps mourant du peuple dans lequel il faut faire fluer le sang à partir de la base », dira Hitler dans son discours du 30 janvier 1942, ce qui signifie renouveler l'origine par le sang, puisque « la puissance ne pouvait être donnée que par le corps ».

Sur le versant de l'avidité de puissance conférée au sang, où très étrangement semble apparaître une fascination de la forme, se trouve, tolérée par la conception nazie, une existence du corps hors sa conception, hors sexualité, par le flux direct du sang des maîtres au corps puissant, ce qui, semble-t-il, conférerait une éternelle tumescence.

À cette articulation se situe très certainement le lien du sang à l'idéal de la forme dans le nazisme, alors que s'y ajoute un saut par-delà la différence des sexes qui partout se confirme dans l'idée d'une nation idéalement constituée d'hommes, mais aussi de mères, puissants. Dès lors, et cela n'est pas pour nous surprendre, dans cette inflation de la symétrie des hommes et des mères autour du même sang, les femmes n'existent qu'à l'ombre de la masse.

Ainsi Hitler assimile-t-il la masse à la femme : « La psyché de la grande masse [*Die Psyche der breiten Masse*] n'est pas réceptive à tout ce qui est la demi-mesure et la faiblesse. Semblable à la femme [*gleich dem Weibe*], dont la sensibilité psychique [*seelisches Empfinden*] est moins déterminée par des fondements de raison abstraite [*Gründe abstrakter Vernunft*] que par ceux d'une nostalgie indéfinissable et intuitive pour une force complémentaire [*einer undefinierbaren, gefühlsmäßigen Sehnsucht nach ergänzender Kraft*], et qui préfère se plier pour cette raison à ce qui est fort [*dem Starken, das starke Geschlecht* signifie en allemand le sexe fort], plutôt qu'être dominée par le faible, la masse, de même, préfère le dominateur [*den Herrscher*] au quémandeur [*den Bittenden*], et se sent intérieurement plus satisfaite d'une doctrine qui n'en tolère aucune autre à ses côtés plutôt que de [se satisfaire de] ce qui est accordé par la liberté du libéralisme ; le plus souvent, elle ne sait qu'en faire et se sent même facilement abandonnée. L'impudence du terrorisme de son esprit [*die Unverschämtheit ihrer geistigen Terrorisierung*] lui vient aussi peu à la conscience que le dommage scandaleux infligé à sa liberté humaine, pourtant elle ne se doute d'aucune manière de la folie intérieure de toute la doctrine [ !]. Ainsi elle ne perçoit que la force impitoyable [*rücksichtlose Kraft*] et la brutalité de ses manifestations conscientes de leur but, auxquelles enfin elle se plie toujours. » « La signification du terrorisme corporel de l'individu par rapport à la masse, ne m'est pas moins devenue compréhensible <sup>71</sup>. »

Si la femme est l'ombre de la masse dans le nazisme et tout particulièrement dans la conception hitlérienne du fanatisme et de la croyance nécessaires à l'adhésion à la terreur, c'est qu'elle suggère une folie et son oubli (la masse oublie facilement, dit aussi Hitler), mais surtout des potentialités destructrices. C'est donc ce que le nazisme, comme élaboration d'un fantasme de la théorie sexuelle et du rapport entre les sexes, insinue dans le champ du lien social, au travers d'un terrible des pouvoirs de la femme, terreur, folie et destruction, que l'on retrouve dans le délire du rapport au sexe et à la forme, prenant appui sur les thèses anthropométriques antisémites, dans lesquelles est prise la perception de l'homme juif.

Interrogé après-guerre depuis son lieu de détention, Streicher témoigne encore de ce glissement des lois de la nature, au sang, à la forme. Au sujet de ce qu'il appelle la « véritable solution au problème juif », il invoque que « la solution devait être une solution d'État, puisque les gens de même sang vont ensemble. On ne peut rien contre les lois de la nature ».

En réponse à une question sur ce qu'il entendait par « sang de la race » et « lois de la nature », Streicher réaffirma « qu'il existât des caractères corporels typiquement juifs ». Se prétendant en être le « spécialiste qui seul pouvait les reconnaître », voici ce qu'il eut à en dire : « On peut déjà le reconnaître à ses yeux. Les yeux juifs sont différents. Mais ce qui est pourtant plus remarquable que les yeux juifs, à ce qu'il avait découvert, c'est le derrière juif. » « Le derrière juif est différent du derrière d'un païen. Le derrière juif est si féminin – si mou, si féminin. Et on peut le reconnaître à la manière dont il bouge pendant la déambulation. Lorsque j'étais à Mondorf, j'ai été interrogé par quatre juifs. Je pouvais toujours le voir à leur derrière, lorsqu'ils quittaient la pièce, même lorsque les autres ne pouvaient pas le reconnaître <sup>72</sup>. »

Il n'est sûrement pas anodin, entre englobement de l'autre et sa chute dans l'ordre de la chose, y compris par dégradation de la perception de sa forme humaine, que le trait féminin se trouve au centre de l'attrait du regard des bourreaux, telle la première annonce de la mort par la féminité. Puisque être juif menait en ces temps à la mort. On voit là l'ordre implacable d'une logique insérée dans des dérives qui finalement se coalisent avec des propos de maîtrise de la destruction.

Que l'organisation des séquences soit hasardeuse, rien n'est moins sûr : il y a bien eu une composition de la décomposition, c'est-à-dire une édification discursive reprenant terme à terme un parcours obligé par les mouvements de destruction qui mènent l'homme, à partir du moment où il cède à la croyance que la vie ne peut que s'organiser aux conditions de la mort.

Mais ce que cette contrainte logique de la destruction a de plus saisissant, et bien que l'on ne puisse hiérarchiser les différents versants de cet enchevêtrement destructeur, chacun ayant contribué à rendre probables les passages à l'acte, est au bout du compte son déploiement sur la forme.

Tout devait revenir, dans l'échelle industrielle du meurtre nazi, à n'avoir rien d'autre à anéantir que de la quantité organique ; aussi toute l'organisation meurtrière repose-t-elle sur la destitution de la subjectivité, de la nomination des victimes abandonnées dans la mort à l'absence de sépulture.

L'interdiction de nommer jusqu'au corps mort, l'informe dont il devait être saisi, ou la réduction à la forme de chose de tout humain pris dans les filets des meurtres nazis, constituait l'exigence et la condition absolument

72. G.M. Gilbert, *op. cit.*, p.407.

incontournable du système concentrationnaire nazi, et participait au rapport à la mort institué ainsi dans l'effacement de la trace. La forme et le sang, si associés dans le nazisme, attribuant une homogénéité de principe et de nature susceptible de recréer le corps indemne, comme on l'a vu, cette thèse acheminait le réel par l'attribut de la forme. Et c'est cette idée de la forme soustraite de l'Un-sang qui sera terriblement impliquée dans la contrepartie meurtrière et dans l'histoire même du processus meurtrier.

On ne peut que remarquer que les stratégies assassines menées à cette extrémité d'élimination de ce qui est supposé par elles n'avoir jamais existé, passe par des moyens discursifs et de mises en acte qui tentent de démontrer l'absence subjective, d'intériorité, finalement d'existence antérieure à l'anéantissement. C'est là, bien sûr, un des effets les plus ravageurs de la terreur totalitaire, mais surtout l'effet de la maîtrise la plus complète possible sur le principe humain du vivant. Ces stratégies tentent de démontrer la possibilité de dégradation de l'homme, en sorte que soit obtenue l'aliénation transtemporelle de l'espèce humaine jusqu'à en obtenir la chose vide-dedans, dont seuls subsistent des contours humainement inqualifiables. Dans ses extensions ultimes, la pulsion de destruction semble créer des traits de conflagration réguliers et typiques.

Chaque fois qu'il est question, ne serait-ce que d'un des fils de cette logique intolérable, il n'est pas certain que quelque chose puisse éviter l'entraînement, que d'autres ne soient tirés à sa suite. L'enchevêtrement s'élabore dans la chute symbolique de *Blut und Boden*, terre et sang, chute qui cherche à conformer la représentation au corps de chose, à la forme spectrale, *ad finem* à la seule forme de chose.

Précisément, il n'est que l'effort d'articulation des chaînes qui ont mené, avec une effroyable efficacité, à la destruction de masses à partir d'un discours contraint par la passion criminelle, pour retourner à la limite interrompue du discours de la vie. La suspension de la parole laissant franc jeu à l'ordre pulsionnel des bourreaux, il subsiste une modalité discursive qui ne peut absolument plus être partagée, d'ordre radicalement étranger, brutalement sortie du rapport possible à l'autre, niant jusqu'à la sépulture, mais ce qui se taisait, des effondrements de la notion de vie et du lien à autrui, apparaissait dans l'horreur.

Pour revenir à ce qui, dans le nazisme, est acéré par l'efficacité meurtrière de la dimension de chose et de forme, dont les appuis se trouvent dans les morcellements objectivants de la science, il y a folie du cadavre, folie de la chose, ce dont témoignent deux survivants des camps de la mort : « Les Allemands avaient même ajouté qu'il était interdit d'employer le mot "mort" ou le mot "victime", parce que c'était exactement comme un billot de bois, que c'était de la merde, que ça n'avait absolument aucune importance, c'était rien. » « Les Allemands nous imposaient de dire, concernant les corps, qu'il s'agissait de *Figuren*, c'est-à-dire de... marionnettes, de poupées, ou de *Schmatten*, c'est-à-dire de chiffons<sup>73</sup>. »

En 1920 paraît un opuscule, intitulé *Die Freigabe der Vernichtung lebensunwerten Leben* (L'ouverture [la levée, l'autorisation] à l'anéantissement des vies indignes d'être vécues [*die Unwert* : la non-valeur]), commise par deux scientifiques en vue à l'époque, dont les effets sur l'organisation réelle d'une décomposition de l'espèce en chose sont tout à fait certains. L'un des auteurs, Alfred E. Hoche, fils de pasteur, professe la psychiatrie à l'université

73. C. Lanzmann, *Shoah*, Paris, Fayard, Livre de poche, 1985, p. 27-28.



de Fribourg, tandis que l'autre, Karl Binding, enseigne le droit à l'université de Leipzig. Les nazis reprirent mot pour mot leurs vocables, même s'il existait bien sûr d'autres précurseurs, dès les premiers dits « programmes d'euthanasie », qui servirent ensuite de modèle à l'extermination de masse. Ce qui s'appelait politique de santé admettait « l'extermination des vies indignes d'être vécues », termes directement repris de Binding et Hoche. Les malades qui commencèrent à être tués dès 1933, systématiquement à partir de février 1939, engagèrent le processus d'expérimentation du meurtre systématique, sa mise en place, sa technologie, ses moyens en général. « Ouvrir le robinet, cela n'était pas une grande affaire », est une sentence énoncée par un médecin, le docteur Georg Renno, un de ces médecins nazis qui adhérèrent aux conceptions de Binding et Hoche, qui parlaient des *Ballastexistenzen*, des existences de ballast, des *leere Menschenhülsen*, des enveloppes humaines vides, et des *geistig Tote*, des morts mentaux, définis pour Hoche par « le manque de conscience de soi » (*das Fehlen des Selbstbewußtseins*).

Dans quels termes fut entamée la catastrophe a certes toute son importance, tout insiste dans le sens d'une démonstration de la vie comme usage, soumise à l'énucléation de la subjectivité, ne laissant plus que l'enveloppe, le contour, la forme spectrale, aussi tout tentait d'infléchir le meurtre dans la destruction d'une masse sans rapport à la vie.

« Un mort psychique, dira Hoche, n'est ainsi plus en mesure d'avoir intérieurement une prétention subjective à la vie. »

Tout est toujours déjà là. Dans ces quelques fragments signifiants du discours meurtrier. Leur si catastrophique force d'entraînement manifeste à quel point la destruction peut se saisir du langage pour organiser ses fins.

Et elle vit son règne s'étendre, la mort, d'une efficacité au degré jamais franchi, là où l'homme absent de sa parole, reclus dans la servitude à la mort maître de sa langue, n'offrait plus qu'horreur à la face du monde, un monde sourd et aveuglé.

*Es ist Zeit, Daß man weiß,  
Es ist Zeit, Daß der Stein sich zu blühen bequemt,  
daß der Unrast ein Herz schlägt.  
Es ist Zeit, daß es Zeit wird.  
Es ist Zeit.*

(Il est temps que l'on sache,  
Il est temps que la pierre se décide enfin à fleurir,  
que batte un cœur à l'inquiétude.  
Il est temps que le temps advienne.  
Il est temps.)

Paul Celan, « Corona » (1948), dans *Pavot et mémoire*, *op. cit.*

#### Mots-clés

Destruction de masse, logique du nazisme, perversité destructrice.